

# BOUTOGRAPHIES

LE JOURNAL DU FESTIVAL **2024**



## La Ville de Montpellier est partenaire des Boutographies 2024

Depuis 2001, les Boutographies se sont imposées comme une date incontournable de la saison artistique et culturelle montpelliéraine. Résolument ouvertes aux photographes venus de l'Europe entière, elles proposent cette année encore une belle exposition, sensible et pleine de sens, qui nous aide à mieux voir notre époque et le monde qui est le nôtre.

La Ville de Montpellier est heureuse de mettre pour cela le si bel écrin du Pavillon Populaire à disposition de l'équipe de passionnés de Grain d'Image. Devenu en une dizaine d'années un lieu essentiel de la photographie mondiale, réputé pour l'excellence de sa programmation artistique, le Pavillon Populaire se refera une beauté en 2025 et fermera pour cela, la durée de quelques mois, ses portes. Mais d'ici là, ne boudons pas notre plaisir et partons à la découverte de la magnifique sélection proposée cette année encore par les Boutographies. En interrogeant, chacune et chacun à sa manière, plus ou moins directe, plus ou moins allusive, mais toujours en profondeur notre croyance dans les images, les nombreux artistes exposés réactivent la fonction critique de l'art et nous appellent à la vigilance. Sachons être à hauteur de cette interpellation.

Très belle exposition à toutes et à tous



Michaël Delafosse  
Maire de la Ville de Montpellier  
Président de Montpellier  
Méditerranée Métropole

Agnès Robin  
Adjointe au Maire déléguée  
à la culture et  
à la culture scientifique

Peter Vass, Arnaud Laroche, Christian Maccotta, Susanne Klein, Brigitte Pertoldi, Marie-Noëlle Diochon, Sylvie Suire, Mirela Petcu, Jean-François Malet, Luna Coqueiro Leite, Régis Tourrolier, Chantal Pétillat, Alain Garnet, Eliza Siegler, Simon Bartrum, Lauris Geoffret, Nathalie Esteves Lezerat  
Romane Baldy, Lilou Micheneau, Noëlise Monlouis

ÉQUIPE  
DES BOUTOGRAPHIES

STAGIAIRES

---

## CRÉDITS

Responsable éditoriale : Brigitte Pertoldi

Conception graphique : Mirela Petcu · Conseils techniques sur la maquette : Susanne Klein

Contenus : Marie-Noëlle Diochon, Susanne Klein, Christian Maccotta, Lilou Micheneau, Brigitte Pertoldi et les photographes de l'édition 2024

Traductions : Brigitte Pertoldi, Peter Vass

Impression : TOMOE

Photo couverture : Shirin Abedi

Le *Journal du Festival* est publié par l'association Grain d'Image à l'occasion des

24<sup>e</sup> Boutographies

du 4 au 26 mai 2024

Pavillon Populaire et d'autres lieux dans la ville

Prix du journal : 5€

# ÉDITO

En continuité avec les choix éditoriaux de notre manifestation depuis sa création, les auteurs exposés cette année au Pavillon Populaire couvrent nombre de façons d'utiliser la photographie pour documenter le monde et parcourir de nouveaux chemins de création. Les images photographiques présentées ici ont été choisies pour leurs capacités particulières à faire voir ce qui unit, et parfois sépare, les communautés humaines, les familles, les générations et les individus entre eux. Les destins collectifs et les trajectoires personnelles sont aujourd'hui ébranlés par des mouvements tectoniques à l'échelle de la planète tout entière, et c'est la vocation même de la photographie contemporaine de s'en faire l'écho. Pourtant, les formes qui vous sont proposées aux Boutographies ne sont pas celles du photojournalisme ou du commentaire sociologique. Elles sont plutôt le résultat d'un état de vigilance à ce qui s'entend à peine, à la présence sensible des corps, à la lumière et à l'obscurité. Cette année encore, plusieurs des photographes sélectionnés travaillent régulièrement pour de grands médias internationaux, susceptibles de leur procurer des moyens pour travailler un « sujet » sur la durée. Ici, c'est une opportunité complémentaire qui leur est ouverte : celle d'exercer leur regard de façon plus intime, davantage libérée des contraintes de la commande et d'une « objectivité » introuvable. Car, en arrière-plan et omniprésente dans tout projet photographique exigeant, la question fondamentale reste celle de la croyance en l'image, aspiration éternelle des femmes et des hommes, sans cesse remise en cause et perpétuellement réactivée. L'auteur-photographe est peut-être celui qui ne se satisfait pas de cette puissance des images, et s'en inquiète au point de vouloir en protéger le spectateur, pour en faire le co-auteur libre et responsable, hors des discours ou même des paroles, en ouvrant la possibilité de reconnaître ce que nous avons en partage, d'où que nous venons, penchés au bord des mêmes abysses d'énigme et d'attentes mystérieuses. C'est aussi, à n'en pas douter, le chemin que parcourt avec constance Pierre Liebaert, auteur invité pour la Carte blanche 2024. Avec sa série *Je crois aux Nuits*, il poursuit une œuvre déjà repérée et primée aux Boutographies en 2012 et 2016. Comme nous l'avions fait l'année dernière avec Camilla de Maffei, nous inscrivons ainsi dans la longue durée le compagnonnage des Boutographies avec des photographes dont nous défendons le travail depuis les tout débuts de leur carrière artistique.

L'exposition *Je crois aux Nuits* fait par ailleurs l'objet d'ateliers d'écriture, reconduits avec des étudiants de l'université Paul Valéry et de la Faculté des Sciences, à l'issue d'échanges et de rencontres avec l'auteur. Autre mode de collaboration avec les acteurs culturels et sociaux du territoire, la résidence artistique soutenue par l'APF (Association des Paralysés de France) débouche sur une exposition de Nanda Gonzague, visible à l'étage du pavillon.

Les Boutographies ne sont pas cantonnées au magnifique écrin pour la photographie que représente le Pavillon Populaire. La manifestation est aussi présente dans nombre de lieux de la ville où se déploient les expositions de la section Parallèle (Jardin des Plantes, Maison de Heidelberg, Pierresvives, Le Tri Postal) mais aussi des rencontres professionnelles (balcon du Corum), des remises de prix et des conférences (auditorium du Musée Fabre). Vous êtes les bienvenus dans tous les espaces et à tous les moments de ce nouveau printemps photographique de Montpellier.

## SOMMAIRE

### + **01 SÉLECTION OFFICIELLE**

EXPOSITION	6 — 23
PROJECTION	24 — 33

### ++ **02 TISSER DES LIENS**

CARTE BLANCHE 2024	35
RÉSIDENCE BOUTOGRAPHIES-APF FRANCE HANDICAP OCCITANIE 2024	38
SECTION PARALLÈLE	40

**IL N'Y A PAS  
QUE LES SELFIES  
DANS LA VIE...**

**La Gazette** soutient  
les **Boutographies**



## JE M'ABONNE À LA GAZETTE

**C'est le moment de se faire livrer La Gazette à domicile**  
Le journal chaque semaine, les mags, les guides... Le tout en version papier et version numérique.



**FORMULE PAPIER + DIGITAL**

**1 AN** 50 NUMÉROS

**91€**

**2 ANS** 100 NUMÉROS

**160€**

**Service abonnements**

04 67 06 77 56

abonnements@gazettedemontpellier.fr

www.lagazettedemontpellier.fr

**laGazette**  
DE MONTPELLIER

+ 01

SÉLECTION  
OFFICIELLE

EXPOSI  
PROJEC  
TION

À L'ISSUE D'UNE PRÉ-SÉLECTION EFFECTUÉE PAR L'ÉQUIPE DES BOUTOGRAPHIES, UN JURY – QUI CHANGE CHAQUE ANNÉE – SE RÉUNIT POUR CHOISIR LES PHOTOGRAPHES QUI SERONT EXPOSÉS AU PAVILLON POPULAIRE DE MONTPELLIER AINSI QUE CEUX QUI Y SERONT PRÉSENTÉS EN PROJECTION.

POUR CETTE ÉDITION 2024, LE JURY ÉTAIT COMPOSÉ DE :

**PAUL DI FELICE** Président du jury, curateur et critique, président du Mois Européen de la Photographie • Luxembourg

**JÖRG BROCKMANN** Photographe, galeriste • Suisse

**ELSA BEAUMONT** Photographe • Montpellier

**CHRISTIAN MACCOTTA** Directeur artistique des Boutographies

# ALEXANDRE BAGDASSARIAN

LA COULEUR DE LA GRENADE



## Q uel est votre lien avec l'Arménie ?

Je n'ai pas eu de lien très marqué avec le côté de ma famille arménienne, quelques souvenirs d'enfance, de repas et d'histoires. Plus jeune, j'avais récupéré une enveloppe avec des photos et surtout une lettre adressée en 1974 à mon grand-père par son oncle, qui résidait encore en Arménie. Lors de ma première visite, j'ai cherché, en vain, la maison de ce dernier dans la banlieue d'Erevan. Mon projet, qui devait commencer avec cette adresse, a finalement beaucoup évolué, s'éloignant d'une dimension intime pour adopter une orientation plus documentaire. J'ai le sentiment aujourd'hui d'avoir tissé des liens affectifs avec l'Arménie, sa culture et son histoire, et l'envie de continuer à apprendre sa langue.

## L es jeunes sont très présents dans ce travail ?

J'ai centré mon projet sur la jeunesse, à la fois comme un miroir tourné vers l'avenir et reflet des événements historiques et des défis contemporains auxquels ils doivent faire face. Ses cicatrices sont multiples, résultant d'expériences lointaines et intergénérationnelles, telles que celles portées par la mémoire collective du génocide et ravivées par 30 années de conflits avec l'Azerbaïdjan. La guerre de 2020 a marqué un tournant douloureux, entraînant la perte de nombreux jeunes Arméniens. La démographie et l'économie du pays sont en chute constante depuis la fin de l'Union soviétique, et beaucoup de jeunes essayent de partir vers l'ouest, idéalisant la diaspora qui incarne un univers stable et le rêve d'un recommencement. Malgré quelques mouvements sociaux ces dernières années, comme la Révolution de velours en 2018, la contestation contre la mauvaise gestion sociale et économique semble s'essouffler. D'un côté l'exhibition des richesses de la nouvelle élite et de l'autre la difficulté à parler de la pauvreté, hantent la jeunesse arménienne et semble produire d'importantes atteintes psychologiques dans une société particulièrement attachée à la dignité humaine. Entre crises identitaires, politiques et historiques, cette accumulation de paradoxes et de contraintes semble faire germer dans l'esprit de la jeunesse l'idée d'être face à un monde sans horizons et sans avenir.

## L es événements de septembre 2023 dans le Haut-Karabagh, confirment-ils votre sentiment d'une île sans côtes, d'un pays balloté entre ses voisins imposants et peinant à trouver son inertie propre ?

Dans cette série, je n'aborde pas directement la guerre de 2020, ni même les événements de septembre 2023 ayant mis fin à l'existence de l'Artsakh (nom arménien du Haut-Karabakh) mais de nombreuses images évoquent cette pression persistante entre l'Arménie et ses voisins. Une photo en particulier me revient en mémoire, celle d'une voiture à travers les arbres prise à l'entrée du corridor de Lachine quelques semaines avant le début du blocus. J'étais alors en attente du visa afin de pouvoir entrer en Artsakh. Le blocus a finalement duré 10 mois avant de se terminer par l'attaque des forces azerbaïdjanaises.

D'autres images de cette série explorent l'invisible, des stigmates du territoire aux blessures des âmes, laissent une place importante au hors-champ, tels un jeune garçon vivant à quelques centaines de mètres d'un point chaud de la frontière azerbaïdjanaise ou encore une porte ouverte face à la frontière avec la Turquie.

## E n évoquant le poète du 18<sup>e</sup> siècle Sayat Nova, vous prônez l'ouverture aux autres ?

Sayat Nova était un barde et poète d'origine arménienne né à Tbilissi en Géorgie. Il fut assassiné par l'armée perse lors de la violente conquête de la ville à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, soulignant ainsi les tensions exercées depuis des siècles par les empires perse, russe et ottoman dans le Caucase. *La couleur de la grenade* se présente à la fois comme un clin d'œil à Sayat Nova et au film éponyme du cinéaste arménien Sergueï Paradjanov. J'ai observé de nombreuses similitudes entre Sayat Nova et Sergueï Paradjanov, de leurs origines arméniennes, leurs naissances en Géorgie, et leurs ouvertures sur le Caucase, mêlant les réalités sociales et historiques de leurs époques à une exploration du folklore et des légendes des pays qu'il traversait.

Dans cette série, une photographie est particulièrement significative pour moi, celle d'un album photos où deux images se distinguent. Il s'agit du service militaire à l'époque soviétique, ici à Vladivostok en Russie, où de jeunes hommes arméniens côtoyaient aisément leurs voisins azerbaïdjanais pendant une année ou deux. En me la montrant, j'ai senti une sorte de malaise émaner de son propriétaire, qui me dit qu'après plus de 30 années de guerre entre les deux pays, il est difficile aujourd'hui de dire que les relations n'ont pas toujours été si tourmentées. Évoquer un poème de Sayat Nova semble offrir un sentiment d'apaisement, interrogeant ce qui subsistera lorsque, métaphoriquement, l'histoire aura tracé son chemin.

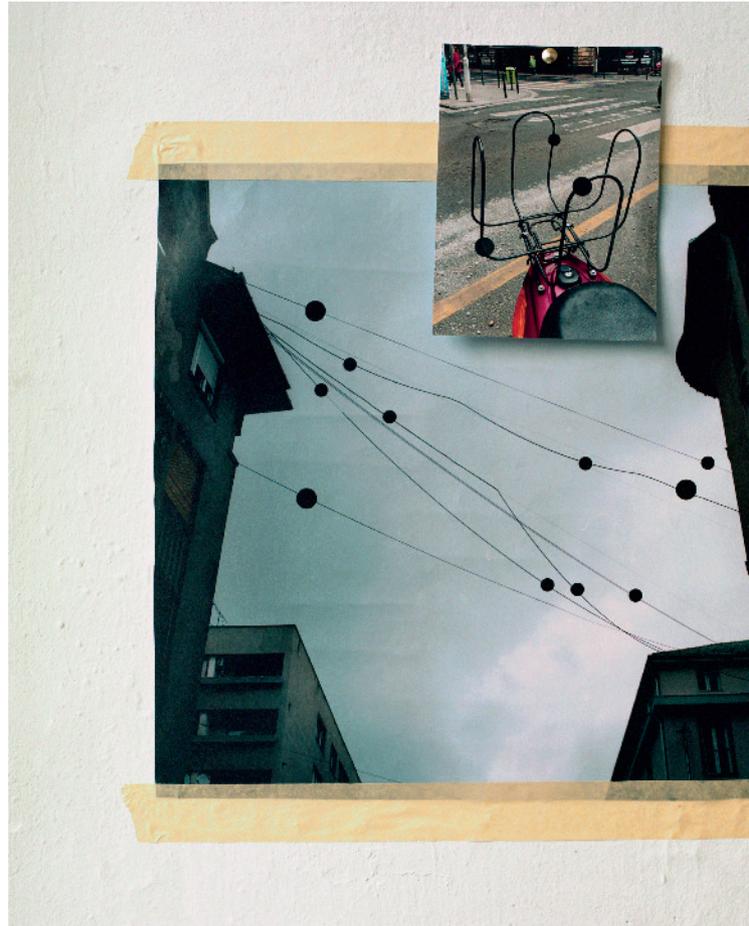
*France. 1992. Vit à Lyon*

*Alexandre Bagdassarian a fait ses études à l'ENSAD (École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris), en section Photo-Vidéo. En 2013, il est finaliste du « European young photographer award » (Rietveld Academie, Amsterdam). Photographe évoluant à la croisée des arts visuels et du documentaire, sa démarche artistique mêle une approche poétique du paysage à une dimension humaine et politique, en particulier sur des territoires en marge. Son premier documentaire au long cours intitulé les Naufragés (2013-2017), était consacré au désert d'Atacama. La couleur de la grenade (2022-2023), est une série réalisée en Arménie qui propose, à travers le regard de jeunes arméniens, une vision de ce territoire meurtri mais toujours habité par une foi en l'avenir. Les projets d'Alexandre Bagdassarian résultent de longues périodes d'immersion, nécessaires pour appréhender les situations de manière sensible. Ses travaux personnels ont été montrés récemment dans le cadre du Prix Maison Blanche (Marseille), au Centre Photographique Le bleu du Ciel et à la fondation Bullukian (Lyon).*



# MÁTÉ BARTHA

ANIMA MUNDI



## Q u'est-ce que l'Anima Mundi ?

L'Anima Mundi ou âme du monde, est selon plusieurs systèmes de pensée, un lien intrinsèque entre tous les êtres, qui se rapporte au monde de la même manière que l'âme est reliée au corps humain. Mais c'est aussi l'hypothèse même de l'existence d'une telle force. Comme s'il était nécessaire qu'il y ait une sorte de règle organisationnelle derrière tous les phénomènes : voir à travers l'arbitraire est la base même de la pensée humaine. Le terme a été introduit par Platon, qui considérait le cosmos (l'ordre) comme un être vivant, contenant tous les autres êtres vivants en lui-même. L'idée a ensuite été empruntée et développée par plusieurs écoles de pensée : des penseurs hermétiques tels que Paracelse aux philosophes tels que Hegel (*Weltgeist*) ou le psychiatre C.G. Jung.

Dans ma série, j'incarne un successeur fictif de ces personnes, parachuté dans l'habitat naturel de l'homme sapiens du 21<sup>e</sup> siècle : la métropole – environnement reflétant toutes les absurdités nous entourant aujourd'hui – pour accumuler un univers d'images servant de carte métaphysique « actualisée » de l'existence humaine.

## V ous confrontez le spectateur à cette force ?

Ce désir de tout définir à nouveau surgit de temps à autre dans l'histoire, généralement lorsque la réalité suggère que les anciennes façons de parler du monde n'offrent pas un sentiment de sécurité suffisant face à l'absurde. J'ai commencé à travailler sur cette série au moment où la pandémie a frappé pour la première fois. Un matin, alors que je prenais tranquillement mon petit-déjeuner, j'ai lu plusieurs scénarios de fin du monde : réchauffement de la planète, extinction d'espèces à la minute près, différentes guerres dans le voisinage, virus mortel, effondrement de l'économie, manque de sommeil et anxiété générale, etc. Je me suis rendu compte que nous n'avions probablement jamais été autant confrontés à l'idée que nous avons collectivement échoué en tant qu'espèce et que nous courons vers une fin amère. Contrairement aux anciennes visions religieuses d'une apocalypse (révélation), les prédictions d'aujourd'hui sont concrètes et ne transcendent pas l'existence ordinaire.

J'ai donc réfléchi à un livre saint d'aujourd'hui : il présenterait probablement tous les attributs visuels d'un savoir systématique, invitant le spectateur à le déchiffrer. Mais son véritable contenu serait l'acte de déchiffrer l'absurde lui-même, d'essayer de donner du sens et de la signification. Oscillant entre magie et science, le philosophe du 17<sup>e</sup> siècle Robert Fludd a tenté de saisir les règles de l'univers au moyen de diagrammes et d'illustrations complexes magnifiquement élaborés. Mais que se passe-t-il si nous ne disposons d'aucune information sur la manière de les interpréter, et encore moins sur leur utilisation pratique ? Nous avons envie de décoder ces arguments visuels comme une sorte de secret inestimable écrit dans une langue oubliée depuis longtemps. L'artiste graphique contemporain Luigi Serafini a tenté quelque chose de similaire dans son énigmatique *Codex Seraphinianus*.

Je voulais que la série *Anima Mundi* fonctionne de la même manière : la seule chose que l'on puisse saisir comme système sous-jacent est le désir absolu d'apercevoir un tel système dans un océan d'arbitraire.

## L 'être humain, semblant pris dans ce grand mouvement, perd son individualité ?

La métropole est l'environnement qui nous est devenu naturel et la métaphore de tout le cosmos de la société humaine. Nous essayons de l'observer, de mieux la comprendre. Alors que les hommes de l'Antiquité tournaient la tête vers les étoiles ou la lune pour se guider, nous tournons la nôtre vers les smartphones et les feux de signalisation. C'est notre jungle et notre désert. C'est notre création mais elle est devenue imprévisible, un organisme plus grand que nous. Elle ne nous sert plus mais sans que nous ne comprenions encore comment, nous la servons comme l'abeille individuelle est utile à la ruche.

La série présente les images d'un guide pour un tel hyper-objet, il n'est donc pas étonnant qu'elle soit très distante d'un point de vue anthropocentrique. Nous ne pouvons que deviner notre place en tant qu'humains dans les temps à venir.

## P ouvez-vous faire le lien avec vos travaux antérieurs sur l'espace urbain ?

Mes deux parents étaient architectes, et j'ai toujours été intéressé par la manière dont l'espace urbain nous reflète. J'ai également toujours cherché des modèles inaperçus derrière les phénomènes urbains, en utilisant la photographie comme un outil scientifique au service de la philosophie. Ma série *Mutation* (2013) cartographie sur de grands collages abstraits les mouvements humains dans des non-lieux. J'ai passé six mois dans les mégapoles indiennes en 2014, pour mon projet de fin d'études, intitulé *Liminality*. Les traditions anciennes s'y entremêlent avec les signes visuels de la mondialisation. Un an plus tard, j'ai publié mon premier livre de photos *Common Nature*, qui porte sur ma propre ville, Budapest, avec un regard poétique et personnel sur la façon dont ses habitants acceptent ses normes plutôt ambivalentes. Enfin, *Sunday* (2021) évoquait la façon dont la pandémie a changé le visage des espaces urbains.

*Hongrie, 1987, vit à Budapest*

*Máté Bartha est photographe et réalisateur de documentaires. Il est diplômé de l'Université Moholy-Nagy d'art et de design (MOME) en 2011, avec un master en communication visuelle, spécialité Photographie, et en 2016 de l'Université des arts du théâtre et du cinéma de Budapest, spécialité Réalisation de documentaires. Il termine actuellement ses études doctorales au MOME.*

*En 2014, il a publié son premier livre de photographies, Common Nature, grâce à la bourse de photographie Pécsi József. Sa série Kontakt a été récompensée par le Grand Prix Capa en 2018 et par le Prix Découverte Louis Roederer aux Rencontres Internationales de la Photo d'Arles en 2019. Son documentaire de diplôme, Downstream, a reçu le prix du meilleur étudiant et du premier film au 16<sup>e</sup> Festival international du film sur les droits de l'homme Verzio à Budapest en 2019. Il a participé à plusieurs expositions collectives et festivals internationaux, tels que le FOTOFESTIVAL polonais, le JIMEI X ARLES chinois, le RAY Photography Triennial allemand. Il a participé à des résidences à Ulm, Paris, Kaunas, Athènes et Berlin. Il est représenté par la galerie TOBE à Budapest.*

# STÉPHANIE LACOMBE

HYPER LIFE



Tous les jours, Solange tient à venir au supermarché.  
Alors Lionel l'attend dans la voiture.  
Par contre, au Leclerc de Reims, il l'accompagne.  
C'est plus grand et plus intéressant.



Céline et Corry se sont levés tard.  
Le frigo était vide.  
Maintenant que le coffre est rempli,  
ils grignotent un bout avant de rentrer.



Mathilde aime Fabien,  
elle aime leur maison au milieu des bois,  
les étoiles, les ruines et les personnes âgées.  
En revanche, elle n'aime pas les enfants au supermarché.



De temps en temps, Ali, Baptiste et Christophe  
se garent sur le parking pour regarder les gens.  
Pour rire, Christophe a lancé la chaussure d'Ali dans un caddie.  
Une femme partira avec sans s'en rendre compte.

**L**e parking de supermarché est un non-lieu tel que l'a défini l'anthropologue Marc Augé ?

Oui. Dans le cadre justement d'une résidence à Clermont-Ferrand, je viens de passer trois semaines enfermée dans un tramway. À l'instar du parking, de l'aire d'autoroute (ou dans un autre genre, le camping), ces non-lieux où les individus sont de passage, de manière anonyme, représentaient avant tout pour moi des espaces clos, aux frontières non poreuses.

Depuis des années, je trouvais l'inspiration entre les quatre murs des maisons pour photographier des scènes domestiques. En 2019, l'envie de photographier extra-muros s'est imposée. Mais l'idée de sortir dans des espaces infinis m'intimidait. Ces non-lieux m'ont permis de continuer d'explorer des thèmes comme les vacances, le pouvoir d'achat, le quotidien, la mobilité et la standardisation des modes de vie. Dans ce qui semble être le temple de la mondialisation, les gens viennent chercher du lien, des rencontres. Ils viennent se promener, se divertir... c'est encore plus vrai en milieu rural ou dans les petites villes de province.

**H**yper Life est aussi le nom d'une application de jeux : les résultats y modifient le destin du joueur. Le jeu consiste-t-il ici à gérer ce temps vide de l'attente sur le parking de supermarché ?

Je ne connaissais pas cette application ! *Hyper Life* raconte les vicissitudes des gens que je rencontre sur un parking de supermarché entouré de plaines céréalières : pourquoi êtes-vous là, ici et maintenant ? Je n'ai pas demandé : qu'avez-vous acheté ? Quel est le montant de votre ticket de caisse ? Ce n'est pas un projet sur la consommation, ni sur le pouvoir d'achat. Mais plutôt sur le quotidien et les préoccupations des gens à la campagne : la place de la voiture, l'obligation de se rendre en grande surface, la solitude, l'ennui, venir faire le plein du caddie une fois par mois ou plutôt venir trois fois par jour.

Quand une commune autorise l'ouverture d'une grande surface, c'est l'assurance de la mort des commerces de quartier. En Champagne Picarde où se trouve cet Intermarché, il y a assez peu de marchés sur la place des villages, alors que la région est agricole. Quand il n'y a pas de marché, il se dit qu'il n'y a pas d'identité régionale. Je pense que les gens souffrent de la disparition de ce type d'événements.

**L**e texte oriente la lecture vers l'humour, la tendresse, redonne à chacun une identité ? Quel a été l'accueil de ce travail ?

Comme dans *Les ailes du désir* de Wim Wenders où l'ange écoute, à leur insu, les pensées intimes des habitants de Berlin, mes photographies se regardent et s'écoutent. Ces petits récits sont là pour faire basculer l'image dans une autre dimension, celle d'un petit voyage dans la tête des gens.

L'accord des propriétaires d'Intermarché a rendu le travail confortable car j'ai passé des semaines sur ce parking. Pétrifiée de trac à l'idée de sortir mon appareil photo, j'ai tardé à démarrer les prises de vues. Je sentais les familles préoccupées, entrant dans le magasin avec gravité, enfermées dans leurs pensées, poussant le caddie avec des œillères. Il me semblait impossible de les stopper dans ce qui semblait être un élan vital pour elles. Et puis, il a fallu se lancer. Ma démarche un peu floue a séduit. Ce n'est pas si commun qu'un photographe vous interpelle quand vous faites vos courses. Les gens m'offraient leur image, leur récit : c'est un cadeau d'une grande valeur.

Concernant la restitution, j'ai proposé à la Communauté de communes et au centre d'art Diaphane d'exposer à l'entrée du parking, en très grands formats. Comme dans un cinéma en plein air des années 60 aux États-Unis, les clients pouvaient découvrir la série en se garant simplement devant. Le jour du vernissage, les familles se prenaient en photo devant leur portrait. C'était fort. Ils étaient fiers d'être exposés et surtout, que l'on s'intéresse à eux et à leur vie ; d'avoir aussi, d'une certaine façon, participé à un projet créatif.

**E**st-il possible de poursuivre votre recherche artistique quand vous travaillez comme ici dans le cadre d'une résidence ?

La résidence d'artiste est une capsule de temps, d'un mois à une année, consacrée à la création d'un projet personnel. C'est stimulant parce qu'on vous donne le temps de créer, mais pas forcément au moment où vous avez l'inspiration ! En général, on part sur un territoire inconnu où il y a tout à apprendre : la topologie, la configuration de la ville ou ses quartiers, les habitants qui l'occupent. C'est passionnant.

Je reste sur le même type de démarche que pour mes séries documentaires à compte d'auteur : par exemple, pour *Immobilier Home* (2020), je rêvais d'une immersion dans un camping. J'ai loué un mobil-home et m'y suis installée une quinzaine de jours.

Outre la rémunération, la différence notable pour moi entre l'auto-production et la résidence tient surtout aux différentes étapes d'élaboration : en résidence, on signe un contrat et on s'engage sur une restitution à une date précise. En auto-production, j'ai tendance à montrer mes travaux personnels des années après les avoir réalisés, happée par les aléas de la vie.

*France. 1976. Vit à Romainville*

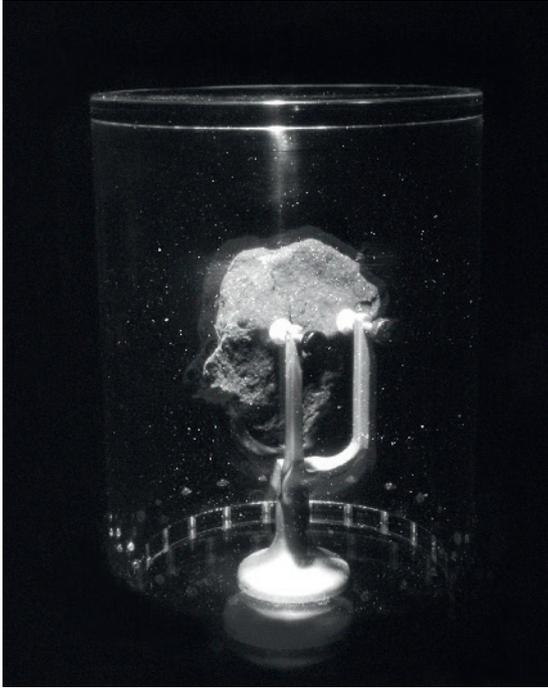
*Stéphanie Lacombe est née en 1976 à Figeac, dans le Lot. En 2001, elle est diplômée de l'école Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris (ENSAD). Photographe, elle est invitée en résidence de création par les centres d'art et les institutions. Son langage photographique se rapproche du documentaire-vérité faisant dialoguer textes et images. Ses séries sont une exploration de la vie quotidienne des classes populaires sur des thèmes aussi élémentaires que se loger, se déplacer, consommer, se divertir et se nourrir, à l'instar de sa série La table de l'ordinaire, scènes de repas ordinaires, ou dernièrement Hyper Life, portraits d'usagers sur un parking de supermarché.*

*Son travail est exposé en France et à l'étranger. Lauréate de la Grande Commande de la BNF en 2022, du prix l'OBS en 2020, du prix Niépce en 2009, elle est soutenue par la Fondation Lagardère en 2006 et reçoit le Grand prix de la photographie documentaire et sociale de Sarcelles en 2008. Sebastião Salgado lui a remis le prix spécial du jury Agfa en 2001.*



# EMILIA MARTIN

I SAW A TREE BEARING STONES IN THE PLACE OF APPLES AND PEARS



## Du fait de son origine, la météorite acquiert-elle un statut particulier ?

En tant que conteuse et artiste, je trouve fascinante l'idée d'un objet simple, d'apparence moyenne, qui devient pourtant un outil de narration. C'est le cas des pierres avec lesquelles j'ai travaillé. Elles ont l'air simples, voire ennuyeuses et n'ont pas de valeur en raison de leur composition chimique, mais les histoires qu'elles véhiculent sont uniques. Les météorites ont toujours été considérées comme des reliques spatiales, des dieux, des démons, des êtres conscients. Certaines étaient enchaînées au sol par crainte qu'elles ne s'envolent vers les cieux. Il est difficile de le croire, mais la science n'a reconnu les météorites qu'en 1890. Avant cela, les personnes qui affirmaient avoir été témoins de la chute de pierres depuis le ciel étaient raillées, ridiculisées. Il s'agissait généralement de femmes et d'hommes qui passaient leur temps à travailler sur le terrain, témoins d'événements naturels qui échappaient souvent au monde universitaire.

Je m'inspire de cette tension entre la science, les mythes et les récits populaires, de la question de savoir quels récits ont quel poids dans quels contextes et de l'évolution de cette tension au fil du temps.

## Quels sont les dispositifs et choix esthétiques que vous utilisez pour susciter le questionnement et l'interprétation ?

La photographie est un médium parfait pour jouer avec la vérité et l'illusion – on croit qu'elle documente la réalité, mais sa nature est hautement subjective et fragmentée. Je joue avec des images d'archives, mets en scène des photographies, les manipule numériquement ou manuellement. Je ne cherche pas à communiquer la « vérité » et m'intéresse davantage à la manière dont les histoires coexistent, se déplacent, émergent. Ces derniers temps, j'aime particulièrement partir d'images d'archives trouvées car, retirées de leur contexte d'origine, elles sont ouvertes à de nouvelles interprétations – cette polyvalence est merveilleuse.

## Voiez-vous des parallèles entre l'acte créatif et les météorites ?

J'aime l'ambiguïté des images et je vois un parallèle entre elles et les roches cosmiques. L'image et la roche peuvent signifier une certaine de choses différentes en fonction de l'histoire qu'elles véhiculent, de leur contexte et de l'observateur. C'est un véritable défi créatif et excitant de travailler avec un objet dont l'apparence ne dit pas grand-chose. La pierre est statique, silencieuse, plus ancienne que le temps tel que nous le connaissons. Il faut du travail, une recherche patiente, un regard et une écoute attentifs pour entendre les histoires qu'elle porte.

J'ai été particulièrement intriguée par les mythologies anciennes, comme celle d'Écho, punie et privée de sa capacité à parler. Elle s'est finalement métamorphosée en pierre. Ou celle de Méduse, qui transformait en pierre tous ceux qu'elle regardait. Ce contraste est intéressant. D'une part, nous avons des mythologies remplies de personnes, en particulier de femmes, transformées en rochers en guise de punition et d'autre part, il existe une infinité d'histoires imposées à un rocher. Cela m'a amenée à me poser une question : qui, dans le contexte du rocher lui-même, des femmes mythologiques ou des histoires folkloriques ignorées par les universitaires et la classe supérieure, a le droit de raconter quelles histoires et qui ne l'a pas ?

## Le ciel et toutes ses inconnues vous accompagnent depuis vos premiers travaux. Pourquoi vous fascine-t-il tant ?

J'ai grandi entre une ville minière de l'ouest de la Pologne et une région rurale isolée de l'est. Sans doute parce que je vivais des réalités si contrastées en tant qu'enfant, certaines choses m'ont sauté aux yeux. À l'ouest, la pollution de l'air était extrêmement élevée et le ciel nocturne était à peine visible, tandis qu'à la campagne, je me souviens d'avoir marché côte à côte avec ma grand-mère, en regardant la plus merveilleuse des nuits étoilées. Là, nous pouvions voir des astéroïdes de nos propres yeux, image puissante restée gravée dans ma mémoire.

Je n'ai jamais été particulièrement douée pour les mathématiques et la physique, mais ma fascination réside ailleurs – en tant que conteuse, je suis passionnée par les récits en place et leur impact sur notre manière de considérer l'environnement. Un ciel étoilé n'est pas un sujet populaire lorsqu'il s'agit d'élaborer des lois et de s'attaquer à l'immense problème environnemental que constitue la pollution lumineuse. L'obscurité n'est pas vraiment populaire non plus – dès le plus jeune âge, les enfants apprennent que les monstres et le mal se cachent dans l'obscurité. Pourtant l'obscurité et ce qu'elle représente – l'inconnu, le sauvage, l'autre que l'humain – n'est pas seulement merveilleuse, mais aussi cruciale pour l'ensemble des écosystèmes, des connaissances et des espèces. J'espère avec ce travail pouvoir remettre en question certains récits, initier des conversations, éveiller des curiosités.

*Pologne. 1991. Vit à La Haye (Pays-Bas)*

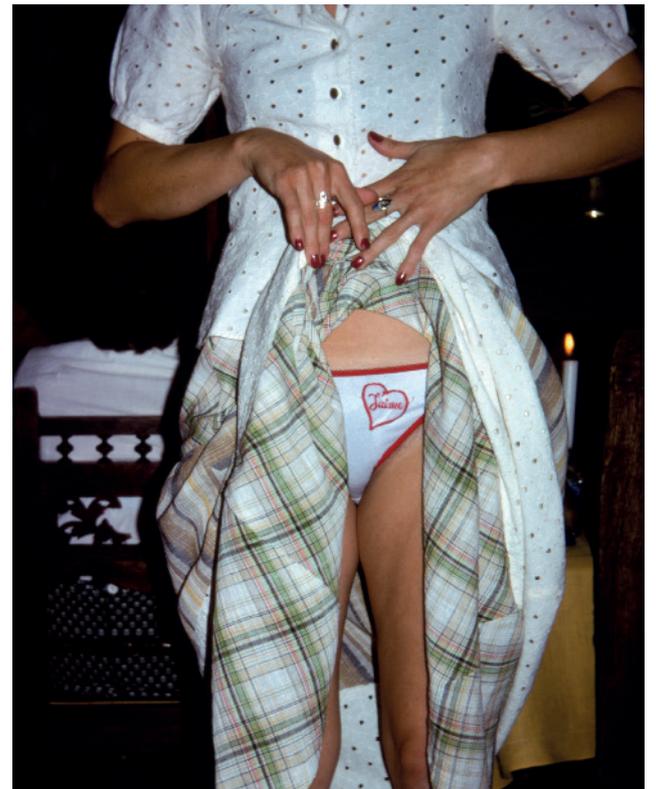
*Emilia Martin se définit comme conteuse et artiste travaillant avec le visuel, le son et l'écriture, et comme une féministe bienveillante. Elle s'intéresse aux récits et aux mythes que nous créons, transmettons et sur lesquels nous construisons nos cultures. Elle est l'une des fondatrices du collectif Radio Echo, plateforme radiophonique féministe qui offre un environnement propice à l'expression de voix diverses.*

*Son travail a remporté le Prix du talent de l'année décerné par Pix.house. Il a donné lieu à une exposition solo de sa série The blue of the far distance à la galerie Pix.house (Poznan, Pologne) en novembre 2023. Elle est lauréate du prix Charta 2023 – un prix international pour les artistes visuels qui lui permettra de publier un livre d'art sur le projet I saw a tree bearing stones in the place of apples and pears, en collaboration avec la maison d'édition Yoghurt.*

*Cette série a également été présentée au Korea International Photo Festival à Séoul (Corée du Sud), dans le cadre d'une exposition de groupe (septembre 2023).*

# KATHLEEN MISSUD

LA BONNE VIE



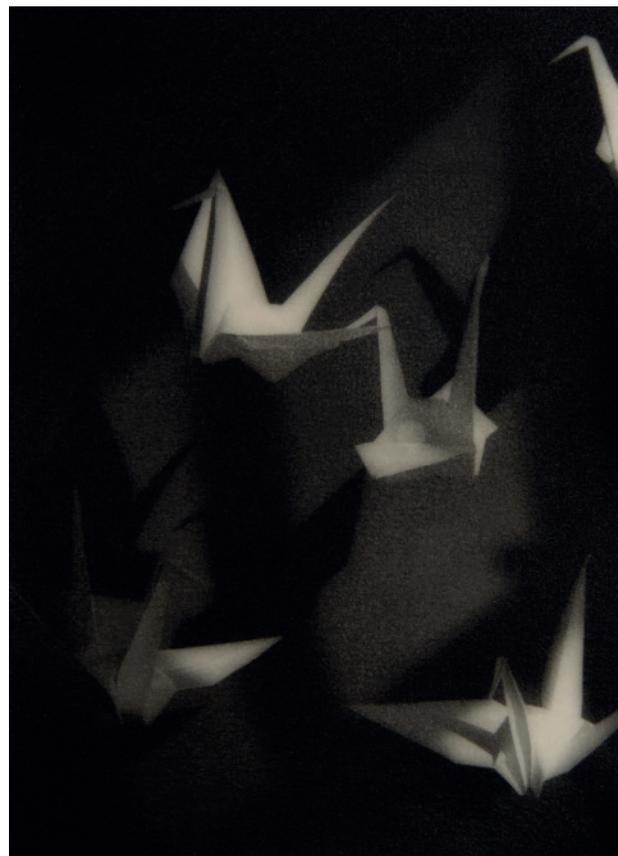
# BOUTOGRAPHIES

LE JOURNAL DU FESTIVAL **2024**



# TOMOKO NAGAKAWA

I TASTE THE BLACKLIGHT



## Q uel a été le point de départ de votre série ?

Lorsque j'ai découvert le problème du vieillissement de ma famille, j'ai réalisé qu'il existait presque un monde parallèle, l'un familier et l'autre inconnu. Il est difficile de comprendre pourquoi je n'ai pas remarqué certaines choses, alors que j'étais là depuis le début.

Cette expérience, bien que choquante pour moi, présente des similitudes avec la photographie. Longueur d'onde de la lumière, réaction chimique et structure de l'objectif : avec la photographie, les informations que nous enregistrons sont limitées en fonction de l'élément choisi. À chaque étape du processus, nous voyons certaines choses apparaître et disparaître. Le processus photographique entre en résonance avec moi tout en acceptant le changement de ma dynamique familiale.

## L e moment de renversement où vous devenez le support de ceux qui vous ont guidé ressemble à un vertige ?

C'est très intéressant. Je ne l'ai pas encore vraiment analysé car je suis encore en train de traiter et d'affronter tout cela dans la vie réelle. Oui, c'est effectivement comme un vertige. C'est aussi quelque chose que l'on ne peut pas fuir, il faut accepter le fait, quoi que l'on veuille, sans connaître la solution, tout en continuant sa vie quotidienne. En fin de compte, tout est toujours debout comme il l'a toujours été, la vie continue autour de vous, quels que soient vos sentiments, bien que votre positionnement soit complètement bouleversé.

J'espère que cette série montrera cette banalité quotidienne, mais avec un léger filtre. Plutôt que de devenir trop personnelle, il est important pour moi qu'elle soit plus universelle. En ajoutant ces scènes banales à notre vie quotidienne, je souhaite inviter les spectateurs à s'identifier et à y associer certains sentiments.

## V ous évoquez la lumière noire, celle qui nous permet de voir au-delà du spectre humain ?

La métaphore de la « lumière noire » représente les choses qui existent en dehors de notre spectre. J'exprime également par le mot « goût » – la saveur de la vie – les sens affectés au-delà de la vue. Toute expérience que nous vivons suscite une variété d'émotions et affecte de nombreux sens. Je pense qu'il en va de même pour les œuvres photographiques. Après de nombreux défis et défaites, nous visons les récompenses et l'accomplissement. Les émotions que nous ressentons tout au long du voyage ne se limitent pas à la vue, mais affectent tout notre être.

J'ai joué avec l'idée de « négatif » et de « positif », en créant un espace internégatif entre les deux.

Un positif est ce que l'œil humain normal voit. Un négatif est une inversion totale. Dans le cadre d'un phénomène connu sous le nom d'« illusion de l'image négative », une image négative peut être brièvement perçue par le système visuel humain, alors qu'une image rémanente persiste à la suite d'un regard prolongé. La réalité devient obscure, même les choses familières peuvent dissimuler leur véritable forme. Chacun d'entre nous enregistre ce qu'il choisit : mon objectif est d'enregistrer visuellement cette confusion par le biais du processus photographique et de révéler des images familières et banales, mais aussi obscures et intimes, de mes propres mains.

## N ous sommes dans un registre de doute sur l'existence même de ce qui est montré ?

N'ayant pas une bonne vue, j'ai tendance à me sentir mal à l'aise avec les images nettes.

Les lueurs invisibles à la lumière normale que la lumière noire fait apparaître n'ont jamais un contour net, tout comme ma vue qui refuse de les accepter. Il ne faut pas se fier uniquement à la vue pour juger quoi que ce soit. La mémoire fonctionne de la même manière. Lorsque nous essayons d'accéder à notre propre mémoire, nous ne visualisons pas des images claires et nettes en vraies couleurs.

Ces images manipulées font également appel à d'autres sens tels que les odeurs, les sons et les goûts. J'essaie d'exprimer ces sens en créant des tirages qui réveillent les souvenirs des spectateurs.

## E t pourtant, si cela vous permet d'évoquer ce sentiment étrange de ne pas savoir où vous allez, il n'y a pas de réponse claire ?

Tout ce que je sais en créant cette série, c'est que je dois accepter qu'il n'y a pas de réponse unique à tout. De nombreuses règles ont été enfreintes sur le plan photographique, mais c'est avec ce résultat que je me suis sentie le plus à l'aise.

J'évite d'avoir une destination concrète. Cela me permet de lutter et d'essayer différentes choses. Le chemin lui-même est beaucoup plus significatif et thérapeutique lorsque je fais des tirages. Cela peut être décrit comme une « écriture de lettres ». En posant l'émulsion avec ma main au rythme de la respiration, mon existence devient une partie de la communication physique.

La lenteur avec laquelle les lettres parviennent aux autres crée l'espace du temps et mes pensées voyagent patiemment avec la lettre jusqu'à ce qu'elle atteigne sa destination.

Une chose en entraîne une autre, puis devient un voyage. Les choses continuent malgré tout. Je fais partie de ce cercle et je continue à changer et à suivre le courant.

*Japon/Royaume-Uni. 1973. Vit à Buckinghamshire (Royaume-Uni)*

*Tomoko Nagakawa est née à Tokyo en 1973. Après avoir grandi au Japon, où elle étudie au Nihon University College of Art, elle s'installe en 1996 au Royaume-Uni. Elle travaille d'abord comme photographe commerciale et éditoriale puis comme journaliste. Inspirée par sa rencontre avec divers maîtres artisans, elle décide de revenir aux sources en utilisant la technique d'impression analogique pour créer des images sur différents types de papier et ainsi créer des objets visuellement minimalistes mais qui offrent toutes les libertés à l'interprétation. En 2021, on commence à découvrir son travail dans divers festivals tels que InCadaques, Zerapixel et Revela't. Plus récemment, elle a été accueillie par le Salon der Photographie, Kunstverein de Paderborn.*

# MARIA OLIVEIRA

BONE FOAM



**D**ans vos premières séries, vous êtes retournée sur les terres de votre enfance. La figure de la mère était déjà très présente, semble-t-il ?

Oui, dans ma série précédente *Saving fire for darker days*, j'ai travaillé avec ma mère sur le concept de la maternité, qui incluait le concept de la mère en tant qu'élément, de la mère-terre et de la mère-nature. Lorsque je travaille sur ce territoire ou sur mes ancêtres, la présence des femmes est inévitable, car elles ont joué un rôle important dans mon enfance, et c'est donc naturellement qu'elles interviennent dans mon travail. Je photographie généralement ma mère, pour des raisons pratiques et de proximité. C'est également pour cette raison que je me suis incluse dans les prises de vue ces derniers temps.

**A**u fil de vos travaux, la présence des femmes et de la nature se superposent comme un élément structurant. Au point de devenir le thème central de cette dernière série ?

Oui, dans le sens où j'étais intéressée par un retour à mon enfance et à l'environnement qui a marqué les premières années de ma vie, mais c'est une réalité qui peut être transposable à d'autres lieux ou d'autres époques. J'ai grandi dans un village reculé du Portugal, dans un endroit vide au sommet d'une montagne, entre le brouillard épais et le grand soleil. J'ai vécu avec et j'ai été élevée par trois femmes. Pour cette raison, la présence féminine et le contact étroit avec la nature ont été très importants au cours de ma vie : d'une part, il existe un lien intime, tellurique, avec les cycles de la nature et la transition entre la vie et la mort, la production de nourriture, végétale ou animale, pour assurer la subsistance du foyer et de la famille; d'autre part, les femmes sont associées à une certaine responsabilité dans la gestion des mondes. Dans le pragmatisme de leur vie quotidienne, il y a une dimension mystique et spirituelle qui est fortement influencée par un univers païen et magique. Ce projet vit de cette connexion, de ces dimensions qui coexistent naturellement au quotidien.

**E**st-ce une manière d'habiter le monde, teintée d'animisme au sens large, que vous défendez ?

Il ne s'agit pas de défendre ce mode de vie. C'est juste un mode de vie qui m'est familier et qui fait partie de moi. Je crois qu'il est logique de nous considérer comme des individus reliés à une immensité, où coexistent le visible, l'invisible, la mémoire et tout ce que nous ne connaissons pas. Comme un voyage constant de construction et de destruction auquel tout participe. Je crois que nous faisons partie de la grande échelle des choses et que nous ne sommes pas exceptionnels. D'une certaine manière, cela me semble être la façon la plus naturelle d'être au monde.

Bien que ce thème soit d'origine autobiographique, je crois qu'il est également universel. Il s'agit de s'interroger sur notre place sur la planète et sur le besoin de se connecter à quelque chose de plus grand et d'extérieur à nous-mêmes, qu'il s'agisse de nos racines ou de la multitude de l'univers.

**L**a mise en scène de plusieurs images suggère un rituel magique. Faites-vous référence à des événements spécifiques répertoriés dans le cadre de cérémonies particulières ?

Non, ils ne se réfèrent à rien de spécifique. Ils partagent juste un univers, une référence commune. Ce n'est pas forcément réel, mais ça pourrait parfaitement l'être. Tout se mélange. Peu importe que ce soit vu ou inventé. Par exemple, toutes les familles ont des animaux pour leur subsistance et ce sont généralement les femmes qui les tuent. Et cette même femme qui tue pour nourrir peut aussi avoir des prémonitions, des visions à propos d'autres mondes et réguler la communication entre eux. Ce qui m'intéresse, c'est cette coexistence de la dimension tellurique, pragmatique et de la dimension spirituelle et magique. Finalement, c'est ça la réalité, une compilation de couches, toujours avec le filtre de nos yeux.

**P**ouvez-vous préciser le sens du titre de cette série : *Bone foam* ?

Le titre vient d'une histoire personnelle et a été, en fait, la raison d'être du projet. Il s'agit d'un épisode curieux lié à la mort d'une personne proche de moi, une des femmes avec lesquelles j'ai grandi. Sa vie a toujours été plus spirituelle que physique ; elle croyait naturellement en ce qu'elle ne comprenait pas, mais ressentait. Elle avait des prémonitions, des événements magiques qui ponctuaient son quotidien. Elle en parlait avec la normalité de quelqu'un qui ne fait qu'observer l'intersection de mondes en mouvement. À un moment donné, pendant la veillée, une enfant inconnue entre. Ce n'est pas une parente ou une voisine. Elle s'approche du cercueil et me dit de ne pas avoir peur, qu'elle allait bien, qu'elle avait juste un peu plus froid. Elle me dit qu'elle sait ce que c'est et que plus tard, elle ne sera plus qu'os et mousse. Je lui ai demandé son nom, elle m'a répondu : « Maria ». Je n'ai jamais su qui était cette petite fille. Ce projet est né ce jour-là, en hommage à elle et à tout ce qui se produit de façon anarchique, sans explication, et qui, pour cette raison, nous libère en quelque sorte.

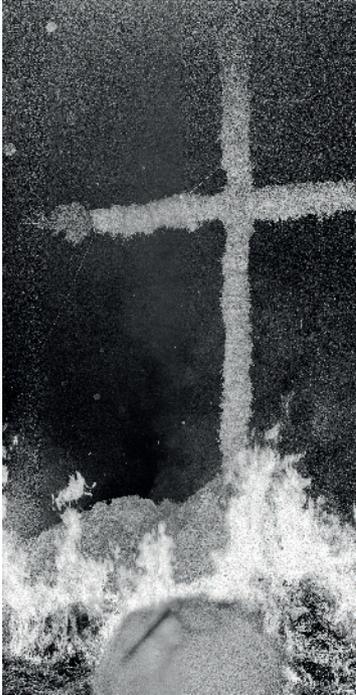
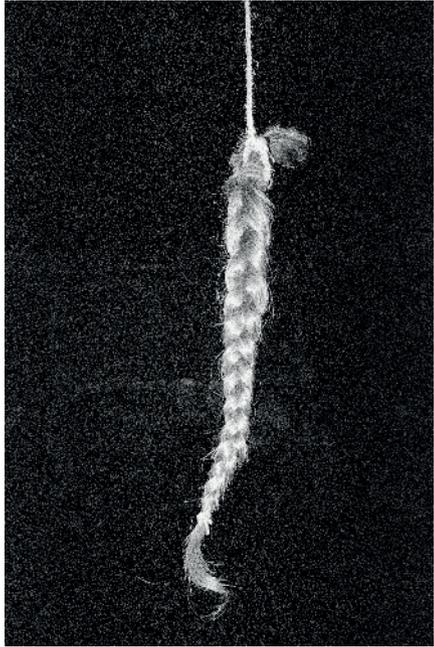
\* *Mousse d'os*

*Portugal, 1982. Vit à Porto*

*Maria Oliveira expose régulièrement au Portugal et à l'étranger depuis 2011. En 2020, elle a obtenu la bourse Sustentar pour développer la série To wander the sea qui fera partie d'une exposition collective itinérante en 2021. En 2019, elle participe à la première Biennale de photographie de Porto. En 2016 et 2017, elle est artiste résidente de Ci.clo – Plataforma de Fotografia, où elle développe le projet Saving fire for darker days dans le cadre de l'exposition « Unit & Division » qui s'est tenue dans différents lieux : Centro Português de Fotografia à Porto, Fotofestival à Lodz (Pologne) et School of Visual Arts à New York. Elle a également exposé à FotoRio (Brésil, 2014) et à la Casa de Portugal de Macao (Chine, 2011). En 2019, elle remporte le prix Novos Talentos FNAC et le Scipio Magazine International Photobook Contest, qui seront suivis de l'édition de son premier livre, Saving fire for darker days. Bone Foam est sa dernière série en date. Elle est exposée pour la première fois.*

# GIULIA THINNES

... IT'S EASIER FOR ME LIKE THAT ...



**Q**uelle est l'origine du titre de cette série ?

C'est une phrase qui est tombée lors d'une discussion avec une de mes filles, au sujet de notre relation.

**A**près un mariage et la naissance de vos deux filles, vous avez décidé d'entrer dans une démarche de réassignation de sexe en 2014. Ce travail évoque les conséquences de cette décision ?

La réassignation n'est qu'un tout petit extrait du cheminement. Il y a eu beaucoup avant et il y a encore beaucoup plus, après la décision. Les conséquences se manifestent chaque jour et influencent tous les aspects de ma vie. Ça va de la modification de mon quotidien qui, après le fait de ne plus habiter chez mes enfants, n'était plus du tout le même, jusqu'à des décisions liées à la carrière, des déménagements, des changements de structures sociales et l'absence de partenariat. Ma vie changeait d'un moment à l'autre, et à l'époque les répercussions étaient difficiles à prévoir. Il y avait des probabilités de ce qui pourrait se passer, mais rien de sûr. Elles se manifestaient au fil du temps, et je pense qu'elles vont encore se montrer jusqu'à ce que je ne sois plus.

Pendant tout ce cheminement, j'ai dû faire beaucoup de travail sur moi-même, ce qui a généré des émotions et des sentiments de toutes sortes. Mais ce n'est pas seulement moi. Mes enfants ont aussi vécu ce changement assez drastique dans leur vie. Et jusqu'à ce jour, je n'ai pas réussi à me pardonner entièrement le fait de leur avoir fait vivre tout ça. Ces choses, on ne les sait malheureusement pas auparavant. Et la série essaie de donner des indices à toute cette panoplie de faits et de réactions.

**V**ous mêlez des images de diverses origines, brouillant ainsi les temporalités ? Quelle est votre motivation ?

C'est vrai qu'il y a des images de diverses périodes de ma vie. La série englobe des images d'archive allant jusqu'à des images prises plus récemment, correspondant à une plage temporelle s'étendant sur plus ou moins quarante-cinq ans. Il est important pour moi de ne pas les montrer dans une séquence chronologique. Bien que j'essaie de raconter une histoire, ou d'en donner un soupçon, il faut à mon avis qu'elle se forme dans la tête des spectateurs. De toutes façons, chaque personne réagit différemment à une image, du fait de son vécu. Le fait de ne pas présenter une histoire toute faite, laisse la liberté à chacun de se construire sa propre version. Ce qui est beaucoup plus intéressant, je trouve.

Parfois, ce n'est même pas clair qui est visible sur l'image. C'est un peu comme un album photo qui est tombé par terre et toutes les photos sont sorties. Chaque spectateur peut alors les réassembler comme il veut. Aussi dans ma pratique, j'ai besoin d'un grand nombre de photographies pour raconter une histoire. Il y a tellement de choses qui se sont passées, je ne peux le raconter juste dans une série de dix images. Par conséquent, la photo singulière est moins importante, c'est toute la série qui forme l'oeuvre, incluant ces centaines et même milliers d'images qui ont été prises et qui ne sont pas montrées. Elles font quand même partie de l'oeuvre. Comme ça, d'une exposition à l'autre, les images de ce projet peuvent changer, comme la vie. Elle change aussi tous les

jours. Dans un certain sens, le désordre visuel et temporel de la série reflète assez bien la vie, dans ce cas la mienne, dont mes enfants font partie.

**C**e questionnement sur l'identité se ressent comme un vertige, qui entraîne avec lui la décomposition de la structure familiale traditionnelle ?

La question résume déjà assez bien la situation. Effectivement, la structure familiale a été détruite. Ce qui pour moi a été la partie la plus difficile de ces dernières années. Je menais une vie assez classique avant, et tout à coup, sur un bref laps de temps, ma vie s'éclatait, ou s'écroulait. Avec la réassignation de sexe venaient beaucoup de changements dans un temps très court, avec une densité inconnue auparavant, ce qui revenait effectivement à un certain vertige. Il m'a fallu longtemps pour digérer et revenir sur le bon chemin.

**V**ous apparaissez à différentes périodes de vos vies, celle d'avant cette décision et celle d'après. La solitude dans ce cheminement semble palpable ?

Il y a deux solitudes pour moi. L'une étant celle qui est présente dans le sens que personne d'autre ne peut aider à prendre une telle décision, aucun ami, aucun médecin, personne. À la fin, on est seul à la prendre et à l'assumer. On est le seul responsable pour ses actes. D'ailleurs, comme pour tout le monde dans sa vie.

L'autre solitude est celle qui peut découler de cette décision, avec la difficulté de retrouver sa place, de retrouver un cercle social, etc. D'autant plus que d'autres problèmes éventuels qu'on avait avant ce choix, non liés à la question de genre, ne disparaissent pas après. On change peut-être d'aspect, mais le caractère, l'être en soi, ne change pas. On reste le même humain, avec les mêmes faiblesses et les mêmes points forts.

*Luxembourg, 1976. Vit à Luxembourg*

*Giulia Thinnès a fait des études d'ingénieur, avant de se tourner résolument vers la photographie. Elle enchaîne alors les workshops (avec Anders Petersen, Joe Aguirre, Todd Hido, Vanessa Winship, George Geogiou...), pratique intensivement la street photography, puis intègre l'école de photographie documentaire Ostkreuzschule, à Berlin. ... it's easier for me like that ... , présenté en 2023, fait l'objet de son exposition de fin d'études. Giulia Thinnès est actuellement photographe freelance et administratrice de l'hebdomadaire luxembourgeois Woxx.*



# CHARLES XELOT

WHITE WATER - LA ROUTE DES GLACES



**V**otre série oscille entre l'immensité impressionnante dans laquelle ces navires évoluent et l'intimité de leur intérieur ?

Oui, c'est exactement ça. Ce qui est frappant, c'est le contraste entre le confort à bord des navires et la rudesse de l'environnement extérieur. Une fois, j'étais sur la passerelle d'un tanker, à 60 m de haut en T-shirt une tasse de café à la main, en train de regarder un ours polaire à la jumelle. Il n'y a pas si longtemps, les marins mouraient pour cela. Maintenant, on a trois repas chauds par jour, une douche dans la cabine, un lit douillet et parfois même internet. Il n'y a pas d'aventure, pas d'exploit. C'est ce que je voulais montrer, le confort des marins dans l'intimité des cabines, la routine de leur travail en contraste avec un environnement extrêmement hostile. Cela illustre la puissance, fascinante et effrayante, de la technique humaine.

J'ai aussi voulu photographier la lumière des navires qui illumine la nuit polaire. L'homme est présent dans quasiment toutes mes photographies, il modifie l'environnement, le modèle à son bon vouloir, brise la glace, chasse les ténèbres, se déplace à bord de monstres de métal à la puissance quasi divine. Cela tout en buvant une boisson chaude.

Ce qui est effrayant, c'est que nous ne savons pas où est la limite de notre puissance, la ligne rouge à ne pas dépasser. J'ai bien mon avis là-dessus mais je n'ai pas la prétention de savoir, nous le découvrirons sûrement un jour.

**C**ette blancheur immaculée est aujourd'hui devenue un terrain d'exploitation industrielle ?

Effectivement, le centre de développement est la péninsule de Yamal, plus particulièrement le détroit de l'Ob avec ses gisements gaziers. Il y a du côté russe une forte volonté politique de rendre la route maritime arctique exploitable. Cependant, il n'y a pas de réelle augmentation du trafic hormis les nouveaux tankers LNG qui exportent le gaz. Les problèmes environnementaux et politiques rendent ce développement très incertain. Personnellement, je ne pense pas qu'il soit souhaitable mais on sort là de mon domaine d'expertise.

**P**articiper à ces voyages a dû demander de nombreuses démarches ?

Les démarches sont effectivement compliquées. La guerre a rendu la chose encore plus difficile, je ne crois pas que ce serait possible maintenant pour un étranger d'embarquer sur ces navires. Il est illusoire d'espérer obtenir des autorisations pour un travail personnel ou de reportage, il faut trouver une forme de compromis et de collaboration avec les entreprises qui exploitent la région. Mes travaux précédents ont rendu cela possible, sans eux je n'aurais tout simplement pas pu faire ce projet.

**C**omment gérez-vous ces conditions climatiques extrêmes ?

C'est simple, il suffit de bien se couvrir avant de sortir et d'enlever les couches en rentrant. Avec l'expérience et les années, j'ai appris à connaître les tolérances de mon corps et sais comment m'habiller en fonction du temps à passer dehors et de la température. Sur les bateaux, c'est plutôt facile, on n'est jamais bien loin d'un endroit chaud. C'est très différent dans la toundra où on peut être des dizaines d'heures dehors sans pouvoir se réchauffer : là, les erreurs peuvent coûter très cher.

Pour le matériel, il faut deux boîtiers minimum,

garder des batteries au chaud près du corps et faire attention à la condensation lors des changements brusques de température. Je n'ai jamais eu de problème avec mon matériel photo, je fais très attention. Par contre j'ai eu pas mal de petites engelures, au visage surtout.

**V**otre série a été réalisée entre octobre 2021 et mai 2022, période marquée par la crise du COVID-19 et la guerre en Ukraine. Comment cela a-t-il impacté le projet ?

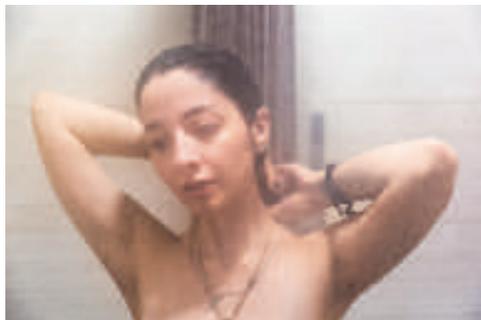
Le COVID a eu un impact très concret. J'avais déjà commencé le projet début 2020, obtenu des autorisations et nous préparions les premiers voyages. À cause de la pandémie, nous avons tout mis en pause pendant un an et demi. Ensuite, en janvier 2022, je devais embarquer pendant un mois de nuit polaire sur un brise-glace, naviguer aller-retour depuis l'Europe jusqu'au détroit de Béring. L'embarquement a été annulé au dernier moment à cause du variant Omicron...

Ensuite, la pandémie enfin finie, la guerre a commencé. J'étais à bord d'un navire à ce moment-là. Au début cela a été très compliqué psychologiquement, l'ambiance à bord était délétère, il y a eu une forme d'hystérie collective due au choc. Mais rapidement le professionnalisme des marins a repris le dessus, en mer c'est une question de survie. Donc, le sujet est devenu en quelque sorte tabou. En revanche, cela a encore compliqué les autorisations. J'ai vraiment dû pousser pour continuer car les différents organes de sécurité étaient encore plus paranoïaques que d'habitude. Sur terre, dans les petits villages, les gens me prenaient pour un représentant officiel de l'OTAN, cela a donné lieu à nombre de discussions plus ou moins agréables. Pour finir, cela n'a rien changé physiquement puisque j'ai pu maintenir les voyages, mais psychologiquement c'était compliqué.

*France, 1985. Vit à Ensues la Redonne (Bouches-du-Rhône)*

*Charles Xelot est photographe professionnel depuis une dizaine d'années. Ses images et reportages ont été publiés notamment dans Le Figaro Magazine, FotoMagazin XXL, le British Journal of Photography, National Geographic America (site web), Icon Magazine... Il a exposé dans de nombreux pays et publié plusieurs livres, dont Résurrection (éditions du Cerf) et Forêts (éditions Phinera), ainsi que des ouvrages consacrés aux monastères russes orthodoxes. En 2018, il était lauréat du Best Emerging Photographer de LensCulture, en 2019 du Zoom award of photography et de la Bourse du talent, catégorie « Paysage et Architecture », en 2020 du Earth Photo Prize, catégorie « Changing Forest ».*

# SHIRIN ABEDI



# SAXON BAIRD

WHITE GUY



*White Guy* est le nom d'un projet en cours qui gravite autour de mon père et d'une tentative de comprendre la construction de mon identité en tant qu'homme cis, blanc et hétérosexuel. Ce travail est alimenté par une tension présente depuis toujours. Je me suis souvent senti étranger aux attentes pressantes et conformistes associées à la masculinité. En même temps, j'ai toujours eu le désir (coupable) d'appartenir à cette tribu d'hommes qui s'adaptent si confortablement à ces normes.

Lorsque j'ai commencé à photographier mon père et sa vie, le projet s'est élargi et j'ai commencé à réfléchir à la

# THÉODORE BAUTHIER

Un schéma d'aménagement hydroélectrique à grande échelle est en développement dans les états des Balkans, région surnommée « le Cœur Bleu de l'Europe ». En plus des 1500 centrales hydroélectriques existantes, les promoteurs affirment qu'une importante augmentation de leur nombre est nécessaire. Les critiques rétorquent que ces projets sont mis en place pour servir des intérêts privés ou politiques. Dans le sud de l'Albanie, la Vjosa, considérée comme l'un des derniers grands fleuves sauvages d'Europe, fait depuis longtemps l'objet d'un grand nombre de projets de barrages. L'énergie hydraulique est dite « renouvelable et propre », mais provoque un dérèglement irréversible sur l'écosystème fragile du fleuve et la vie des riverains. En mars 2023, le gouvernement albanais, sous pression, accepte finalement de protéger le fleuve et crée le Vjosa National Park.

Mais certains projets en cours semblent contredire la promesse d'un parc. L'aéroport international de Vlora est actuellement en construction dans la zone protégée de la réserve naturelle Vjosa-Narta. L'ombre d'un contrat avec Shell en 2018 pour les droits d'exploration de pétrole et de gaz naturel dans la vallée du fleuve menace toujours la Vjosa. Et, aux abords de l'affluent Shushica, on veut construire un pipeline de 17 km pour détourner l'eau de la rivière jusqu'à Himarë. *Vjosa Lumi* est un parcours photographique le long du fleuve et dans sa région, à ce moment charnière où le parc national est en projet.

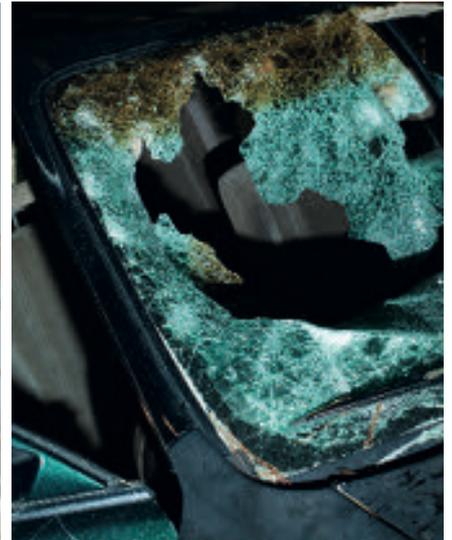


La Compagnie nationale de ballet iranienne créée en 1958 a produit plus de 50 spectacles jusqu'à la révolution. Selon la loi islamique, l'immoralité et la fornication résultent de la danse sensuelle. C'est pourquoi, en 1979, les spectacles de danse ont été interdits. Soixante ans après la création de la Compagnie nationale de ballet iranienne, Nona, Mojdeh, Reyhaneh, Narges et Yasamin ont dansé aux côtés d'artistes masculins sur la scène la plus célèbre de Téhéran, Vahdat Hall, lors du spectacle *Richard*. Elles étaient membres de l'Alternative Motion Group, groupe de danse de Téhéran fondé en 2008 par la ballerine Pardis et la danseuse contemporaine Nima. Cela étant, les danseuses doivent faire face à de continuelles obstructions : annulation de pièces pourtant approuvées, lumière éteinte pendant la représentation et arrestation d'artistes en cas de trop grand succès, par exemple sur Instagram. Avec le soulèvement Women Life Freedom en 2022, la situation s'est encore aggravée et la danse est devenue une forme de résistance pacifique dans les manifestations. Ces jeunes femmes issues de la classe moyenne aisée de Téhéran font partie de la génération iranienne de l'après-guerre, qui défend l'autodétermination, la liberté et l'égalité. Alors qu'à l'époque de la révolution, l'abolition du ballet symbolisait l'indépendance vis-à-vis de l'Occident, la danse représente aujourd'hui une aspiration à la liberté occidentale.



manière dont mon identité était construite par la masculinité, la violence et les modèles familiaux. À travers ce travail, une question demeure : quelles sont les possibilités ou les alternatives pour le « mâle blanc » au-delà des tropes rigides, toxiques et souvent critiqués ? Je continue à me poser la question. Mais peut-être que bell hooks\* offre un point de départ pour démanteler cet héritage oppressif alimenté par une société patriarcale divisée en classes : « Pour créer des hommes aimants, nous devons aimer les hommes. »

\* Le pseudonyme de cette auteure est toujours écrit sans majuscules, selon sa volonté.



## VJOSA LUMI





## MASSIMILIANO

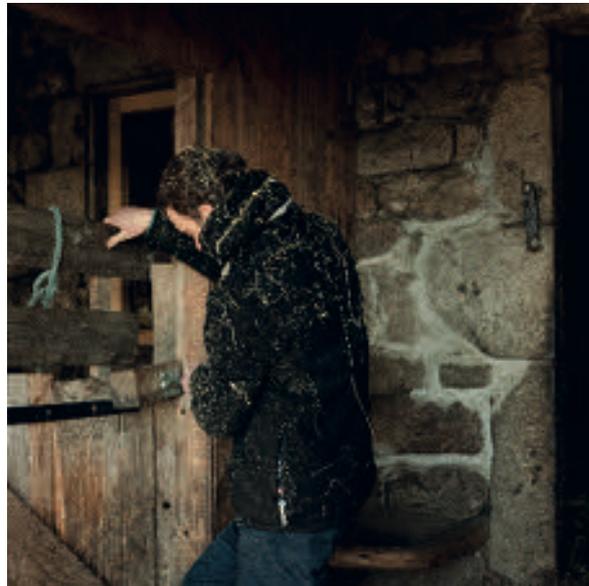
Dans *L'Enfer*, première partie de *La Divine Comédie*, Dante entreprend un voyage avec le poète romain Virgile, rencontre des personnes surgies des livres d'histoire et d'autres qu'il a connues personnellement. Ces personnes subissent un châtement éternel en rapport avec le péché qu'elles ont commis. Ce châtement est connu sous le nom de « contrapasso ».

De nombreux incendies de forêt en Méditerranée sont provoqués par l'homme. Ils sont liés à la spéculation immobilière, au défrichement des terres pour l'agriculture et à diverses raisons économiques. Dans certaines régions, où l'autorité des institutions officielles s'est érodée, le feu est utilisé comme un moyen de vengeance. Dans d'autres cas, des politiciens locaux corrompus allument des incendies qui génèrent des aides de l'état,

et en empochant une partie. Ailleurs, des pompiers allument des incendies pour conforter leur emploi. Comme il est souvent difficile d'identifier les causes d'un incendie, les gens répandent des rumeurs et racontent des histoires qui, à mon avis, reprennent des thèmes bibliques et archétypaux. Dans *Contrapasso* est créée une analogie entre *L'Enfer* de Dante et les incendies de forêt dans la région méditerranéenne, réinterprétés comme des punitions divines. Les cycles de causalité sont certes mystérieux, mais ils existent et créent d'authentiques nuisances.



## LE LIEN DE LA TERRE





« Nos imaginaires et le quotidien se mélangent, de sa petite enfance vers le monde des grands. » Cette phrase accompagne la série *Liv*, initiée en 2020.

*Liv* a huit ans. Elle vit à Leipzig en Allemagne, à mille kilomètres de son père établi à Paris. Cette première série personnelle a été réalisée pendant les trois confinements que nous avons passés ensemble à Leipzig, lors de nos vacances d'été en Bretagne et d'une visite dans la maison de mon enfance dans le Val-d'Oise. Ces longues périodes d'isolement ont été l'occasion de vivre intimement un moment éphémère. Dans ces instants précieux, ces expériences, ces joies, ces doutes, ces découvertes, ces apprentissages partagés, *Liv* réveille mes propres souvenirs et devient, comme dans un conte, le personnage de son propre récit.

# CORTESELLI

## CONTRAPASSO



Dans les années 1950, mon arrière-grand-mère partait à l'aube dans la forêt ramasser l'ajonc et la bruyère pour en faire de petits fagots. Elle allait les troquer contre du pain chez le boulanger du village, qui s'en servait pour alimenter son four.

Plusieurs décennies sont passées. J'ai 25 ans, et face aux nombreuses crises qui ébranlent nos sociétés, germe en moi le besoin de retrouver le sens profond du lien au vivant. Alors je pars.

Pendant quatre ans, je parcours la France pour faire l'expérience de la vie paysanne. Cette proximité avec le monde animal, végétal et humain réveille des émotions enfouies. Guidée par les odeurs de mes souvenirs, je vais de ferme en ferme. Je me sens au bon endroit. Sur ce chemin, je partage le quotidien de paysans et

paysannes, et croise de nombreuses personnes venues les aider. Cherchent-elles, elles aussi, à retisser ce lien oublié ?

J'observe alors que beaucoup de gens de tous âges sont préoccupés par la nécessité de préserver l'habitabilité du monde. Et pour les jeunes de ma génération, l'urgence nous dicte d'agir maintenant. *Le lien de la terre* dresse un portrait à la fois dense et délicat de modes de vie en symbiose avec la nature qui nous nourrit. C'est avec différents degrés d'autosuffisance, de rapport au monde extérieur et de forme d'organisation – familiale, solitaire ou collective – que ces personnes, inspirées par l'esprit paysan, ravivent nos terres.

*Sous terre* est un ensemble de photographies prises dans trois pays : l'Ukraine, la Lituanie et la Lettonie. Les photographies prises en Ukraine l'ont toutes été avant la guerre avec la Russie. Entre 2021 et 2023, je me suis donc rendu successivement, et à plusieurs reprises, en Galicie orientale en Ukraine, dans les environs de Vilnius, Kaunas et Šiauliai en Lituanie et en Lettonie. Toutes ces régions ayant pour point commun d'avoir été, au cours de la Seconde Guerre mondiale, le lieu de massacres de masse, par balles, de populations juives habitant ces pays ou d'autres pays d'Europe. En me rendant sur place, j'ai voulu saisir la vie des habitants aujourd'hui, dans ces lieux qui portent,

## ANTOINE LECHARNY

### SOUS TERRE

essentiellement sous terre, la mémoire des massacres commis autour d'eux il y a moins d'un siècle. En l'absence d'importantes traces visibles de ces massacres, j'ai photographié des paysages retournés à une relative banalité qui disent le temps qui passe et l'oubli palpable de l'Histoire à l'œuvre.

À travers *Sous terre*, j'ai précisément essayé de lutter contre cet oubli et si je souhaite partager ce travail, c'est parce que j'ai l'espoir qu'il contribue, à sa mesure, à tenir les mémoires éveillées.



LE JARDIN DU LUNCH



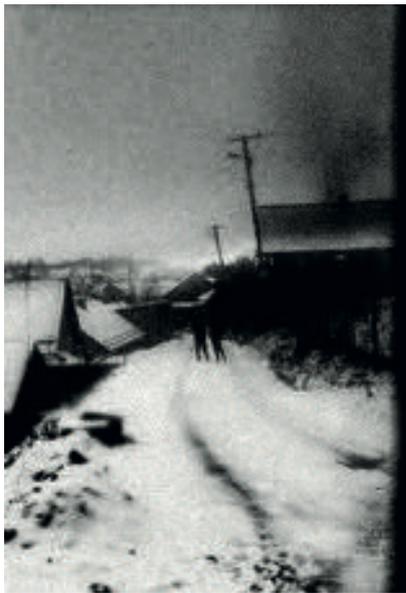
## PAULO SIMÃO

Dans *Erased*, Paulo Simão s'inspire de l'œuvre *Erased De Kooning Drawing* de Robert Rauschenberg pour manipuler des images issues de la Bibliothèque du Congrès américain. Comme Rauschenberg, Paulo Simão part du principe qu'il efface pour révéler, qu'il enlève pour ajouter et que ce qui est censuré ne cesse jamais d'être là. Avec cette intervention, Simão crée une sorte de monument anti-évocateur.

Ce type de répertoire, proche de l'univers photographique de Bernd et Hilla Becher, révèle d'une part ce qui est mis en jeu lorsque des pixels sont supprimés ou bien rajoutés grâce aux possibilités technologiques d'aujourd'hui; d'autre part, ces images s'intéressent à la

fonction des monuments qui célèbrent des personnalités historiques dans l'espace public. Que faire des monuments qui existent déjà, qui magnifient des événements historiques anachroniques et qui entrent en conflit avec une vision contemporaine et humaniste de la société ? Comment les démocraties gèrent-elles leur passé et leur histoire coloniale ou impériale ? Quel est le rôle de l'école, des éducateurs, des agents culturels et des médias quant à ces questions ? Enfin, il nous invite à une réflexion sur la difficulté qu'ont les acteurs politiques à se rapprocher des citoyens, et sur la façon dont la désinformation crée un environnement propice à la montée des populismes.

ERASED



# PASCAL SGRO

À l'ombre des supermarchés, centres commerciaux et bureaux administratifs se trouve Le Jardin du Lunch, une chaîne de restauration belge. Enfant, mon père m'y emmenait un samedi sur deux pour déjeuner. À l'époque, je considérais cet endroit comme désuet. Les attentes étaient minimes, les plats rivalisaient avec ceux de ma cantine scolaire, l'ambiance rappelait une garderie pour personnes âgées. Un jour, en sortant des courses, je suis tombé par hasard sur Le Jardin du Lunch. Une douce nostalgie m'a enveloppé et a renouvelé mon regard sur cet endroit fascinant. J'ai constaté avec étonnement que le lieu était figé dans le passé tout en attirant un mélange captivant de personnes de tous âges.

À l'époque des plats à emporter, des fast-foods et des offres culinaires audacieuses ou exotiques, Le Jardin du Lunch perdure et intrigue. Au milieu de notre quête inlassable de nouveauté, peut-être que Le Jardin du Lunch répond précisément à une certaine attente : celle d'un retour à des plaisirs simples et familiers. Mon intention est de saisir, en une série descriptive, l'essence fondamentale de cet endroit, son atmosphère unique, sa simplicité et sa convivialité. Je tente de capturer les moments partagés, les émotions de ceux et celles qui y déjeunent et à travers eux les souvenirs de mon enfance. Le Jardin du Lunch reste fidèle à lui-même dans un monde en constante évolution.



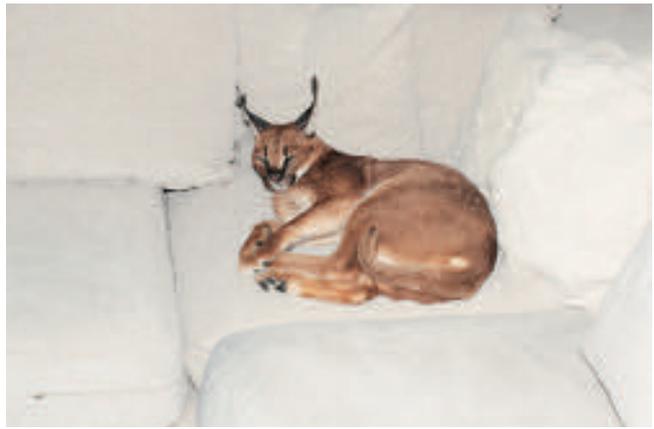
ERASED HANCOCK STATUE



ERASED HOOKER STATUE



ERASED COL. PRESCOTT STATUE



## FANTASTIC ANIMALS AND HOW TO PET THEM

---

# DARIA SVERTILOVA

Les résidences étudiantes sont les seuls logements sociaux qui existent en Ukraine actuellement. Elles ont été construites durant l'époque soviétique pour accueillir les étudiants, afin de leur permettre d'aller étudier librement partout dans le pays. Depuis, les bâtiments et les conditions de vie dans les dortoirs n'ont pas beaucoup changé, au contraire de l'Ukraine et de son peuple. J'ai voulu photographier ces résidences parce qu'elles représentent la co-existence de l'héritage soviétique et de la nouvelle génération pro-européenne. En 2014, le monde a pris connaissance de la révolution de la Dignité (Euromaidan) ukrainienne, puis les médias occidentaux ont parlé de la jeunesse ukrainienne à travers la culture techno, les raves, la pauvreté et la guerre. Quand j'ai commencé ce projet, en 2019, je voulais faire un portrait sincère et sensible de la génération née en Ukraine indépendante. Les étudiants vivant dans ces résidences sont jeunes, intelligents et pleins d'espoir. Ils viennent de quitter leur famille et d'emménager dans leur premier logement indépendant, de petites chambres où ils restent 3 ou 4 ans maximum. Ils les décorent avec une touche personnelle (dessins, photos, affiches...) qui les rend uniques, à l'inverse des bâtiments froids et standardisés. Ni maison familiale ni appartement loué, les résidences sont un lieu de transition de l'adolescence vers la vie d'adulte.



---

# KATERINA TSAKIRI

*The Smiley Cut* est une chronique visuelle de mon voyage tout au long du traitement du cancer. Le médium photographique m'a permis de traverser les étapes du deuil et d'affronter le processus de transformation que j'ai subi. Avec ces images, j'ai repris le contrôle de mon corps. Alors que le temps semblait s'étirer à l'infini, la forêt voisine de ma maison – Safjället – se révélait comme un refuge bienfaisant. Ce paysage serein est devenu mon sanctuaire. J'y ai couru et marché de nombreuses fois. J'y ai rencontré des amis, je l'ai photographiée, je l'ai intégrée à mon voyage. Dans ce travail, le public devient privé et le privé public, pour répondre à un besoin d'expression et de partage, d'empathie et de prise en compte de la vulnérabilité.

THE SMILEY CUT



# KASIA ŚLESIŃSKA

La relation entre l'homme et l'animal a été façonnée par l'histoire des civilisations, des cultures et des religions. La situation de nombreuses espèces est aujourd'hui dramatique, mais la vision sentimentale de la nature et la possession d'animaux en tant que signes extérieurs de pouvoir, de spiritualité ou de standing de vie, se développent. Installer des animaux inhabituels dans le contexte domestique permet de renouveler la question des véritables motivations des propriétaires d'animaux de compagnie : domination ? Mise en exergue d'un capital culturel ? Amour de la nature ? De mon point de vue, ces situations donnent aux animaux la possibilité de reprendre l'initiative.



## MAISONS ÉPHÉMÈRES





## VLADIMIR VASILEV

---

## ADRIEN VAUTIER

Telle une ombre, la guerre a profondément submergé la société ukrainienne. Depuis 2014, le pays est le théâtre d'un conflit dont le sillon est rempli de souffrance et de destruction. Les principales conséquences de la guerre sont la perte de vies civiles et l'exposition des habitants des zones de front à un danger constant. Mais la guerre impose aussi un lourd tribut sur le plan de l'infrastructure et des biens. Certaines villes et de nombreux villages ont été complètement dévastés. Les maisons, les écoles, les hôpitaux et les infrastructures de base ont été endommagés, détruits, entraînant une grande précarité pour de nombreuses familles. Les combats ont conduit à des déplacements massifs de population. Les familles se retrouvent alors séparées. L'incertitude quant à leur avenir pèse lourdement sur les épaules des combattants. Les habitants qui ont survécu aux horreurs de la guerre en portent les stigmates physiques et psychologiques, en particulier les enfants.

Je couvre la guerre en Ukraine depuis l'hiver 2022. Je suis photojournaliste indépendant et travaille à la pige pour le journal *Le Monde*, ainsi que d'autres médias français ou internationaux. Cette série de 20 images a été produite entre février 2022 et septembre 2023. À travers elle, mon but était de mettre en avant la société civile ukrainienne qui, par sa résilience, s'adapte à cette guerre dont personne ne voit la fin.



## AMIN YOUSEFI





En janvier 2007, la Bulgarie entre dans l'Union européenne. Un vieux rêve se réalise. Néanmoins, quarante-cinq années de communisme ont marqué le pays durablement. Aujourd'hui, le temps semble s'être arrêté. La nostalgie du passé s'engouffre dans le vide laissé, les désirs sont surréalistes. Pauvreté et espoir d'un avenir prospère se côtoient et se mélangent dans le paysage bulgare.

Le projet *T(h)racés*, travail documentaire sur la Bulgarie, est né après que j'ai quitté mon pays. Que reste-t-il aujourd'hui de la Bulgarie ? Depuis plus de quinze ans, je photographie en couleur les mutations rapides et brutales d'un pays que j'ai du mal à reconnaître. À chacun de mes voyages, je retrouve ce chaos propre à la

Bulgarie, incessant et incompréhensible. Partagé entre l'Occident incarné par l'Europe et les États-Unis (qui abreuvent le pays d'images via la télévision et la publicité) et les stigmates de la dictature communiste, le pays est à un carrefour. Ce projet est personnel, les gens qui peuplent les images sont ma famille, mes voisins, les amis de mes amis ou des inconnus. Je raconte ce pays à la fois en tant que citoyen bulgare et citoyen européen. Cette double culture est un défi pour la nouvelle Bulgarie, qui tente de se frayer un chemin dans le sillon de l'Europe occidentale, tout en préservant son identité. Les traces du passé laissent-elles le peuple thrace dans une impasse ?

## SI TU TRAVERSES L'ENFER,...



## EYES DAZZLE AS THEY SEARCH FOR THE TRUTH

C'est comme si le son de l'obturateur attirait l'attention d'un manifestant dans la foule. Comme si le photographe utilisait un mégaphone pour annoncer « Un, deux, trois, sourire... » et que certains, parmi la multitude, s'extirpaient de leur environnement pour répondre à cet appel. La révolution iranienne de 1978-1979 est l'un des événements les plus marquants des cinq dernières décennies au Moyen-Orient, avec des conséquences multiples dans toute la région.

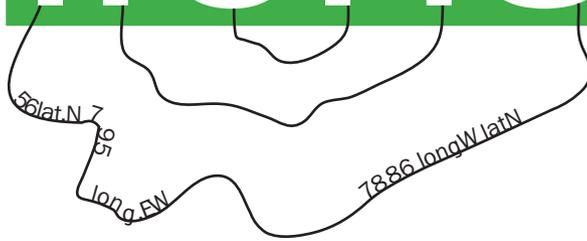
Ce projet met en lumière des individus qui, à un moment crucial de l'histoire, ont émergé de la foule et ont fixé l'objectif d'un appareil photo. Le photographe est généralement celui qui décide de l'image

capturée. Dans cette situation, la relation a été inversée, car le photographe a été dirigé par les yeux qui se sont tournés vers l'appareil photo. Comme si le sujet et l'objet avaient échangé leurs places. Ce renversement des rôles a eu un impact significatif, car ce sont les personnes elles-mêmes qui se sont chargées de capturer l'image avec leur regard. Se focaliser sur tel ou tel personnage avec un effet de loupe permet d'actualiser certains moments de la révolution. Il semble que leur regard ait attendu le mien pendant des décennies, traversant l'objectif dans un premier temps, avant d'arriver jusqu'à nous. Ces gens voulaient sans doute être inscrits dans l'histoire, et j'ai tenté d'honorer leur désir d'immortalité.

++ 02

TISSER DES

liens



## PIERRE LIEBAERT

### *Je crois aux Nuits*

La **Carte blanche** est une liberté que nous nous accordons, aux Boutographies, de solliciter un(e) photographe sans passer par l'appel à candidatures. Pierre Liebaert, primé deux fois par notre festival, fait partie de ces auteurs que nous accompagnons depuis les tout débuts de leur parcours artistique. Il est l'invité de notre Carte blanche 2024.

**Pierre Liebaert** (1990, Belgique) est diplômé de l'École Supérieure des Arts de l'image Le 75 à Bruxelles. Sa série *Macquenoise*, a été publiée par l'éditeur belge Le caillou bleu. Très souvent immersifs, ses projets s'inscrivent dans la longue durée. Bien que principalement photographique, sa série *Libre Maintenant* est construite autour d'une installation composée d'un film, d'images fixes, de musique, d'enregistrements audio et de textes. En 2021, le livre éponyme, publié par L'éditeur du dimanche, a été sélectionné pour le Prix du livre d'Arles. *Libre Maintenant / Free Now* est entré dans les collections de la bibliothèque du MoMA (Musée d'Art Moderne de New-York) en 2023.

*Je crois aux Nuits* est une série consacrée à des rites carnavalesques archaïques qui perdurent en Europe. Ce travail est en cours depuis 2016.

#### ateliers d'écriture

La série *Je crois aux Nuits* a été proposée comme source d'inspiration pour des ateliers d'écriture. En résonance avec le poème de Rainer Maria Rilke auquel elle fait référence, cette œuvre a contribué à l'élaboration de formes d'écriture poétique. En collaboration avec l'université Paul Valéry (diplôme « Animateur d'atelier d'écriture ») et la faculté des Sciences (association étudiante SCRIBES), nous avons pu développer le projet sur différents axes : l'exposition elle-même, la rencontre avec l'auteur et les ateliers de production d'écrits. Pierre Liebaert est intervenu auprès des étudiants en janvier et donnera une conférence pour exposer l'ensemble de sa démarche, en mai, à l'auditorium du musée Fabre. Cette transversalité entre photographie et littérature est une façon de mettre à l'épreuve ce que nous attendons d'une œuvre : qu'elle suscite à la fois une émotion esthétique, un élargissement de notre champ de vision et d'interrogation, et qu'elle soit un lieu de dialogue et de rencontre entre les êtres, d'où qu'ils viennent.

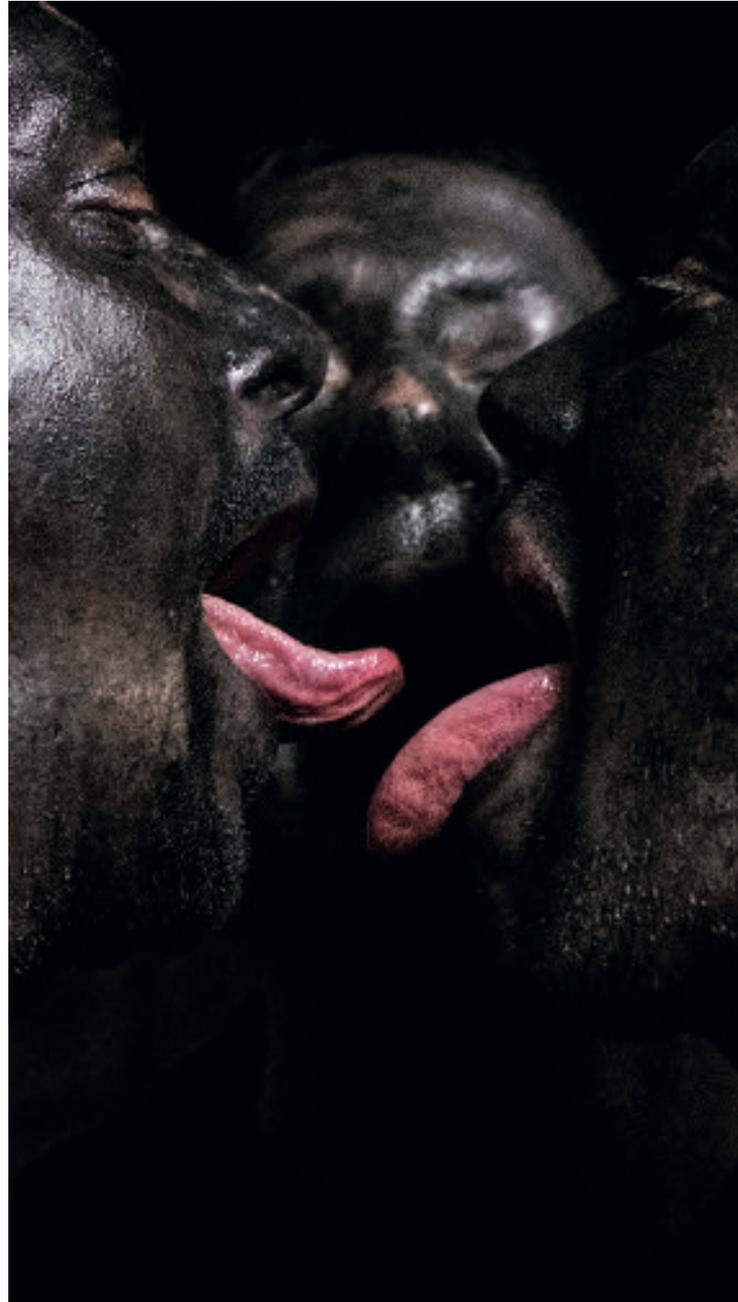
*Remerciements à Marie Joqueviel-Bourjea (université Paul Valéry), Sonia Chalbi et Iris Astier (association SCRIBES, faculté des Sciences), ainsi qu'à tous les étudiants qui ont participé aux ateliers.*



**PIERRE LIEBAERT**  
JE CROIS AUX NUITS

Avec *Je crois aux Nuits*, Pierre Liebaert se place lui-même dans des circonstances que la plupart d'entre nous fuiraient. C'est hors du beau, du confortable et du rassurant qu'il pousse le regard, vers des périphéries obscures d'où émerge ce qui, de fait, est au milieu de l'humain. D'une exposition de Pierre Liebaert, on ne ressort pas renseigné sur un événement ou une actualité, sur un moment ou un lieu : il ne documente pas un sujet, mais se confronte à ce qui n'a pas de nom et pourtant nous désigne. Avec ses images, nous voyageons jusqu'au bord des abîmes, vers des mondes dont nous savons que nous les connaissons déjà, depuis très longtemps, et que jamais nous ne parviendrons à les approcher par les mots, si ce n'est ceux du poème.

Dès *Macquenoise*, grand prix du jury des Boutographies en 2012, Pierre Liebaert posait les thèmes qui traverseront les séries suivantes – les cycles immuables de la vie et des saisons, la cohabitation du cruel et du banal – et se posait des questions essentielles quant à la pratique de photographe : qu'est-ce qui justifie sa présence à cet endroit, avec ces gens-là ? Qu'est-ce qui est photographiable ? Que raconter d'eux ? Quelle est la juste distance ? Tout ce qui relève, dans cet étrange pacte entre le photographe et son vis-à-vis, d'un « vertige relationnel », selon les propres mots de l'auteur. Avec *Macquenoise* comme dans *Libre Maintenant* puis *Je crois aux Nuits*, il semble que Pierre Liebaert ne puisse accéder à sa propre légitimité qu'en partageant les risques ultimes avec ceux dont il s'est approché, jusqu'au point où chacun touche à ses propres limites, là où le sublime côtoie l'innommable. L'instant photographique est alors, simultanément, un moment partagé au bord de l'obscur, et le point de rupture avec l'autre, dont l'énigme singulière reste impénétrable. Dans le temps infinitésimal du déclenchement, le noir se fait sur un inconnu à préserver, celui qui habite le hors-champ de l'image jusqu'à l'infini et pour l'éternité. Comme Orphée, interdit de se retourner sur Eurydice sous peine de la renvoyer aux enfers, le photographe ne pourrait prétendre à tout voir. « *L'obscurité d'où je suis issu et où, tout près de moi, bouge une force*



*immense* » doit rester l'obscurité, celle « *qui contient tout en elle, figures et flammes, bêtes et moi-même* » (R.M. Rilke).

Les rituels carnavalesques photographiés par Pierre Liebaert dans plusieurs régions d'Europe sont feu et glace, concentrent tous les extrêmes. Au cœur noir de l'hiver, temps immémorial de creux, de dépression et d'engourdissement des bêtes comme des Hommes, surgissent soudain les puissances qui ramènent au vivant. Le souffle, le mouvement, tout ce qui défait les nœuds et libère les fluides s'active à nouveau. Et ce qui n'était pas autorisé est maintenant infligé à la communauté, pour sa plus grande terreur et sa plus grande joie. C'est l'heure de l'envers du monde. À proprement parler : de l'obscène. Saleté, souillure, pollution. Physiologie et anatomie reprennent leurs droits, renversent les rhétoriques cul par-dessus tête. Partout, on joue avec les limites, et donc forcément ça frotte, ça grince, ça secoue, ça produit des étincelles et de la chaleur. De nouvelles lois sont instaurées, définies par d'impératives et obscures nécessités. À ces lois, contrairement à toutes celles qui encadrent le quotidien et ses bienséances, personne ne déroge sous peine d'être immédiatement exclu du cercle. L'ordre qui préside au désordre est sans mots : il est d'airain et de tumulte. Il est aussi de courte durée, c'est pourquoi les interstices de temps et d'espace qui lui sont dévolus doivent être vécus avec intensité et dans toute leur étendue : depuis les entrailles d'où nous provenons jusqu'aux infinités cosmiques où nous allons. L'espace de quelques nuits, les immensités et les petites de nos vies se rassemblent et se télescopent, nous font rire de joie et pleurer de mélancolie sous les étoiles, ivres d'alcool, de chants et de rugissements. Sous les accoutrements gorgés de déjections et de salissures, derrière les masques, dans la houle des corps, chacun, dans sa solitude extrême, étire ce qu'il ne connaissait plus de lui-même.

Quand le silence revient, dans le matin glacial, les lumignons d'une dernière procession montent lentement rejoindre les étoiles qui s'éteignent. La vie peut recommencer.

Christian Maccotta

*Cette exposition est réalisée avec le soutien de  
Wallonie Bruxelles International et de la Ville de Mons*



Pendant des décennies, les personnes en situation de handicap ont vécu à l'extérieur de la cité et ont été représentées comme un corps, objet de soins, avant d'être considérées comme des personnes à part entière. Le projet porté par l'association APF France handicap Occitanie et les Boutographies a pour vocation de sensibiliser au handicap et de sortir des représentations traditionnelles par le biais de la photographie d'auteur.

## DANS LES PAS DE SIMON



### Pourquoi avoir accepté de participer à la résidence 2024 ?

APF France handicap Occitanie et les Boutographies m'ont proposé de participer cette année à la seconde édition de cette résidence photographique. Pour moi, le milieu du handicap est encore largement méconnu et je trouvais l'idée intéressante de pouvoir mettre en lumière des personnes dont on entend moins la voix mais qui certainement réalisent des choses incroyables en terme d'engagement, de capacité à trouver des solutions, de résilience afin de traverser l'existence avec panache plutôt que de la subir. Nous avons beaucoup à apprendre des personnes porteuses de handicap.

### Quel angle d'approche avez-vous choisi ?

Je documente le quotidien d'un jeune homme, Simon, 25 ans, qui vit à Vinassan, près de Narbonne. Il n'a pas l'usage de ses membres inférieurs suite à une IMC (Infirmité Motrice Cérébrale) qui provoque une hypertension musculaire. Ce sont les conséquences d'une naissance prématurée à 6 mois. Simon ne peut pas se déplacer sans son fauteuil ou son déambulateur mais il fait preuve d'une grande combativité, de beaucoup de courage et de résilience dans sa vie quotidienne. Avec l'aide de sa famille et de ses aidants, Simon traverse sa jeune existence avec toutes les contraintes d'un handicap moteur mais dans le même temps, il nous invite à le suivre, comme si nous étions dans ses pas, sur les terrains où il semble transcender son infirmité. Le sport, l'engagement bénévole, ses relations amicales et familiales font de lui un jeune handicapé « qui se sent debout alors que des valides, parfois, sont à genoux » dit-il.

## NANDA GONZAGUE

Basé à Montpellier, **Nanda Gonzague** est un photographe documentaire principalement intéressé par les questions sociales et environnementales. Cofondateur du Collectif Transit en 2002 avec qui il mène de nombreux projets jusqu'en 2015, il est dorénavant membre de Divergence Images depuis 2019. De ses projets naissent des livres, des expositions, des publications. L'Arménie ou l'Éthiopie en pleine mutation, les quartiers populaires ou les victimes de l'amiante dans l'hexagone sont quelques projets qu'il a pu réaliser sur le long terme. En parallèle, il collabore régulièrement avec la presse et les institutions, il enseigne la photographie à l'ESJ Pro Montpellier et intervient dans le champ de l'éducation à l'image et aux médias depuis de nombreuses années.





### **Avez-vous eu des appréhensions sur le sujet du handicap ?**

Je n'ai eu aucune appréhension à propos du handicap de Simon. Je me sens à l'aise au contact de personnes dont on dit qu'elles sont différentes. Depuis de nombreuses années, je documente le quotidien des « invisibles », des « sans voix ». Je ne suis pas un photographe indifférent à la condition humaine et je me sens riche d'être et d'apprendre avec ceux qui ont un sens aigu de la vie.

### **Y a-t-il un aspect artistique que vous voulez faire ressortir dans vos photos ?**

Dans mon travail personnel, je documente souvent le quotidien des hommes et femmes pris dans les tourments de l'histoire, les plis et les replis de la société, en cherchant à éclairer les situations mais aussi à suggérer des détails qui se voient moins, qui paraissent plus ténus. À la recherche de la grâce dans l'ordinaire, du beau dans l'insignifiant, j'aime laisser la place à des éléments plus poétiques, parfois plus décalés. Ainsi, je tente de donner à voir une situation, un état des choses tout en donnant à sentir des éléments moins palpables, plus symboliques. C'est avec ce « fil rouge », fragile, incertain, que j'ai tenté de tisser un récit sur la vie de Simon.



### **Qu'est-ce qui vous a touché ?**

Régulièrement, à l'occasion de nos échanges, Simon a eu des paroles fortes, des pensées qui témoignent d'une grande vivacité d'esprit, d'une grande volonté. Cela m'a rapidement interpellé.

### **Quelles ont été vos incertitudes face à l'avancée du projet ?**

Le temps que se mette en place les premiers rendez-vous avec Simon, le calendrier de la résidence avait déjà bien avancé. Le processus de création est long, de la conception du projet jusqu'à l'accrochage de l'exposition. Je me suis donc senti pris par le temps dès les premières semaines voyant arriver la date de l'ouverture du festival à grands pas. De cette situation naissent pleins d'incertitudes, des doutes, des questionnements. On se raccroche à ce que l'on a, on devient plus précis, plus exigeant aussi.

### **Est-ce que les temps passés avec Simon ont changé votre regard sur le handicap ?**

En m'ouvrant une porte sur sa vie intime et sociale, Simon m'a permis d'en savoir plus sur le handicap chez les jeunes. Bien souvent le handicap est perçu par le prisme de l'empathie. Mais Simon et ses parents, qui sont ses premiers aidants, abordent le handicap au sein de la famille de manière frontale, pragmatique où se mêlent esprit de responsabilité et bienveillance. Ainsi, Simon et sa famille peuvent se projeter dans l'existence avec confiance, atténuant l'impression de culpabilité, éloignant le sentiment d'être victime d'une situation dont personne n'est responsable.



Pour la seconde édition de la section Parallèle, le festival assure le commissariat de 4 expositions dans des lieux étonnants de Montpellier : Pierresvives, un bâtiment hors du commun conçu par l'architecte Zaha Hadid abritant les Archives départementales, la Médiathèque départementale et des lieux d'expositions au nord de Montpellier; L'Orangerie récemment rénovée du Jardin des Plantes de Montpellier, le plus ancien jardin botanique de France fondé en 1593 qui relève de la faculté de Médecine (université de Montpellier), en bordure du centre historique près des Jardins du

Peyrou; Le Tri postal, un ancien centre de tri de la Poste réhabilité récemment en un tiers-lieu culturel qui associe espace de travail collaboratif pour le développement de projets, programmation artistique régulière et des services de proximité au coeur du quartier Hôpitaux-Facultés; et enfin la Maison de Heidelberg, Centre culturel allemand né d'un jumelage universitaire entre Montpellier et Heidelberg, située au coeur de l'Écusson, dans un hôtel particulier ancien typique du centre historique de la ville.

section Parallèle

## OLIVIER LOVEY

### MIROIRS AUX ALOUETTES



Pierresvives

Dans sa série *Miroirs aux alouettes*, initiée en 2016, Olivier Loyey crée des images impossibles, proches du surréalisme, en collant des stickers dans l'espace public ou d'exposition. En mêlant le réel et son double, il questionne les limites de l'image et de la représentation. Le photographe revisite notamment la notion de perspective, de trompe-l'oeil et de mise en abyme. Initialement pensées pour être des photographies, ses œuvres fonctionnent cependant également comme des installations.

Baudrillard affirmait que l'illusion ne s'oppose pas à la réalité, mais que celle-ci n'est qu'un cas particulier du réel. Son travail s'articule autour de cette singularité. Le principe d'anamorphose qu'il utilise parfois en est l'exemple le plus évident, mais plus qu'un point de vue, la photographie fige également un instant. Ainsi ses images sont le résultat d'un long processus d'essais-erreurs où il teste différentes collusions d'images et différentes conditions lumineuses. Au final le résultat doit me surprendre, dit le photographe.

« Bien que rationnel, j'aime l'idée que je découvre des mondes cachés ou que j'essaie de créer un pont entre notre réalité et une autre (même si celle-ci n'est qu'imaginaire). D'ailleurs beaucoup de mes images sont construites autour d'un point de fuite ou d'un cadre central (quand ce n'est pas une porte, un escalier...) qui donnent l'idée d'un passage. Je crée en quelques sortes des hétérotopies. Ces non-lieux selon Michel Foucault qui peuvent juxtaposer en eux-mêmes plusieurs espaces eux-mêmes incompatibles dans l'espace réel et dans leur chronologie ». (O. Loyey)

# CHONGQING, SUR LES QUATRE RIVES DU TEMPS QUI PASSE

## CYRUS CORNUT

Municipalité de Chongqing, République Populaire de Chine, 34 millions d'habitants. L'une des plus fortes croissances démographiques et économiques mondiales. L'agglomération centrale de 15 millions d'âmes se voit perfuser de près de 300 000 nouveaux arrivants chaque année.

Chongqing, la « ville Montagne », sillonnée par le fleuve Yangtsé et la rivière Jialing, peine à percer l'épais brouillard qui la recouvre toute l'année. Héritière des déplacés du barrage des Trois-Gorges et fille des autorités pékinoises qui l'ont élevée au rang de municipalité au même titre que ses grandes sœurs de la côte Est, Chongqing s'est développée à une vitesse vertigineuse. Formes urbaines et infrastructures ont jailli défiant la gravité, épousant les reliefs de ses quatre rives escarpées et gravées par ses cours d'eau. La vitesse de l'urbanisation a pris de haut le temps lent des pêcheurs, de l'érosion des fleuves, de l'éclosion puissante des montagnes. La danse ininterrompue des grues et des pelleteuses empile les hommes avec une rapidité déconcertante. Plus aucun obstacle n'empêche les tours de s'élaner. Elles se reproduisent presque à l'identique, comme des métastases. Les réseaux de transport traversent les eaux, transpercent les roches, gravissent les coteaux, faisant fi de la



## Orangerie Jardin des plantes

puissance des éléments. Le fleuve est devenu l'artère qui fait battre un cœur économique résolument tourné vers la conquête économique de l'Ouest par la nouvelle route de la soie. Seules les rives, quasi sauvages, résistent et s'allient aux caprices du Fleuve. Des hommes assis sur ses berges regardent ses méandres et leurs horizons s'obstruer et ses flancs s'épaissir. Ils cultivent encore ici et là quelques jardins nourriciers en attendant avec fatalité que les derniers bouts de terres nues disparaissent.



## INGEBORG EVERAERD

### LIFE OF STEEN

*Life of Steen* est l'histoire d'un homme qui a choisi d'être un nomade pour la vie, depuis l'âge de 13 ans.

J'ai croisé Steen un jour de tempête en mars 2019. Nous promenions tous deux nos chiens. J'ai tout de suite été intriguée par son apparence caractéristique, son regard amical et sa façon douce de parler. Ce week-end-là, Steen avait amarré son bateau à un quai d'Amsterdam et il m'a invité. Curieuse comme je l'étais, j'ai accepté l'invitation, ce qui a marqué le début de notre amitié.

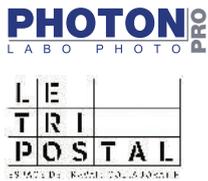
Je chéris les nombreuses histoires qu'il m'a racontées et la vie aventureuse qu'il a menée. J'admire le fait qu'il soit unique et qu'il ne se préoccupe pas de ce que les autres pensent de lui. Son indépendance et le fait de rendre le navire autosuffisant, lui ont donné la liberté de le déplacer là où il se sentait chez lui. Notre passion commune pour la photographie a approfondi notre amitié. Steen a révélé son passé de photographe dans les années 60 et 70, mais il préférerait la spontanéité de la vie au jour le jour, en changeant souvent de travail.

Un an après notre première rencontre, Steen a dû renoncer à ce mode de vie en raison de sa santé déclinante, de son âge avancé et du manque d'argent, ce qui l'a conduit à vendre son navire bien-aimé, qui avait été sa maison pendant près de 43 ans.



Toujours effrayé par la vie à terre, il vit maintenant dans son vieux camping-car sur un terrain appartenant à son ex-femme et à son mari, sans eau courante ni électricité. C'est là qu'il tente de se construire une nouvelle vie, en autonomie, de créer un nouveau foyer. Cependant, son ancienne existence lui manque.

La présence de Steen étant devenue trop gênante pour les propriétaires du terrain, ceux-ci l'ont forcé à quitter le paradis qu'il s'était créé. Avec l'aide d'un bon ami, Steen a pu s'installer sur un terrain situé derrière une grande ferme vide. Les séquelles de divers cancers et opérations chirurgicales ne l'ont pas encore terrassé, mais Steen n'a plus l'énergie nécessaire pour créer un nouveau paradis, de nouveaux rêves ou de nouvelles aventures.



Royaume des Pays-Bas



## Le Tri Postal



# HANNAH GOLDSTEIN

## NOTES ON MOTHERHOOD



## Maison de Heidelberg

Dans mon travail *Notes on the Motherhood*, j'aborde le thème du féminisme et de la perspective féminine sur l'histoire, la maternité et la représentation des femmes. Je travaille principalement avec la photographie, le collage et le texte.

Les idées sur ce que signifie être à la fois une mère et une artiste sont contemporaines et importantes. Les mythes qui entourent la maternité sont présentés. Par exemple, on m'a toujours dit que lorsque vous avez des enfants, votre relation avec votre propre mère change, ou que la première fois que vous tenez votre enfant dans vos bras, votre vie ne sera plus jamais la même. Je n'ai connu ni l'un ni l'autre. La peur pour mon enfant dans la rue ou dans la cour de récréation non plus. Et l'éternel problème de la maternité : les reproches souvent adressés à la mère, sont rarement transmis au père.

Ces thèmes sont abordés avec un clin d'œil et un sourire, mais aussi avec l'espoir de mettre en lumière les difficultés de la maternité.



MAISON DE  
HEIDELBERG  
CENTRE CULTUREL ALLEMAND  
À MONTPELLIER

ParisBerlin  
>fotogroup

# MERCI À VOUS

## LES MÉCÈNES



## LES PARTENAIRES



Les photographes de la vingt-quatrième édition – Les membres du Jury : Paul di Felice (président du Jury – curateur et critique – président du Mois Européen de la Photographie), Jörg Brockmann (photographe – galeriste), Elsa Beaumont (photographe), Christian Maccotta (directeur artistique des Boutographies)

– La section Parallèle : Orangerie du Jardin des Plantes – Maison de Heidelberg – Pierresvives – Le Tri Postal – Le parcours Hors les Murs : – Le Kiasma – Le Bar à photo – Espace Saint-Ravy – Le Mur Rouge – Lab Concept – Gazette Café – Transit – Les experts des portfolios – Les partenaires – Les mécènes – L'équipe du Pavillon Populaire – Les Villes de Montpellier et Castelnau-le-Lez – Montpellier Méditerranée Métropole – le Conseil départemental de l'Hérault – l'Office de Tourisme – APF France handicap Occitanie – Objectif Image Montpellier – la Faculté de Médecine Montpellier – l'équipe des bénévoles du festival et tous ceux qui ont apporté aide et soutien à la préparation de l'édition 2024.

## L'ÉQUIPE DES BOUTOGRAPHIES 2024

Peter Vass, Arnaud Laroche, Christian Maccotta, Susanne Klein, Brigitte Pertoldi, Marie-Noëlle Diochon, Sylvie Suire, Mirela Petcu, Jean-François Malet, Luna Coqueiro Leite, Régis Tourrolier, Chantal Pétilat, Alain Garnet, Eliza Siegler, Simon Bartrum, Lauris Geoffret, Nathalie Esteves Lezerat

## LES STAGIAIRES BOUTOGRAPHIES

Romane Baldy, Lilou Micheneau, Noëlise Monlouis

